

# LA VILLA LAUQUIE A FOIX

## SIEGE DE LA GESTAPO

### SOMMAIRE

Pour nous y reconnaître	1
Introduction	2
Témoignages concernant des prisonniers de la gestapo	5
Les victimes de la gestapo fuxéenne	19
L'étroite collaboration entre la milice et l'occupant nazi	36
Les inscriptions	38
Oui, les autorités de Vichy savaient	47
Identification des membres de la gestapo de Foix	51
Que sont devenus les tortionnaires nazis ?	54

## **Pour nous y reconnaître**

### **Organisations engagées dans la Résistance :**

AS : Armée Secrète  
FTP(F) : Francs Tireurs Partisans (Français)  
MOI : Main d'Œuvre Immigrée  
COMBAT  
CFP : Corps Francs Pompiers  
ORA : Organisation de Résistance de l'Armée  
MUR : Mouvements Unis de la Résistance  
MLN : Mouvement de Libération Nationale  
FFL : Forces Françaises Libres  
FFI : Forces Françaises de l'Intérieur

### **Organisations françaises vichystes et/ou collaborationnistes :**

Légion française des Combattants  
SOL : Service d'Ordre Légionnaire  
LVF : Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme  
GMR : Groupes Mobiles de Réserve  
Milice : Organisation paramilitaire créée en janvier 1943 par Vichy ; elle collabore avec l'occupant pour lutter contre la Résistance  
Franc-Garde : Formée de miliciens armés et encasernés  
PPF : Parti Populaire Français  
PSF : Parti Social français  
GAJS : Groupe d'Action pour la Justice Sociale  
Stoss-Trupp : Troupes de choc, police auxiliaire de la gestapo, formée d'agents français

### **Organisations allemandes :**

SS : Schutz-Staffeld (échelon de protection) : police militarisée du parti nazi  
SD : Sicherheits-Dienst (service de sécurité) : police interne des SS  
GESTAPO : GEheime-STAats-POLizei (police secrète d'état) : police politique du parti nazi  
Grenz-polizei : Police des frontières

**En France, on a communément appelé Gestapo (ou SD-Gestapo) l'ensemble de l'appareil policier répressif allemand.**

## INTRODUCTION

### La villa Lauquié, siège de la gestapo à Foix

Peu d'Ariégeois semblent connaître avec précision ce que fut « la villa Lauquié » aux temps sombres de l'occupation de l'Ariège par les Allemands en 1942-1943-1944. Peut-être les vieux Fuxéens sont-ils l'exception ; quant aux jeunes générations...

Nous-mêmes avons appris que cette « villa » fut le sinistre siège de la gestapo en écoutant le témoignage des déportés varilhois ou de leur famille (source : le livre « Et un train noir les emporta » de Suzel Nadouze, paru en 2001). En effet les 18 Varilhoises et Varilhois arrêtés en janvier et février 1944 furent tous enfermés dans cet immeuble ; il en fut de même pour les 7 femmes de Gudas et Loubens arrêtées en mai 1944.

A notre demande, en octobre 2000, le Conseil Général de l'Ariège, propriétaire des lieux, nous en autorisa la visite ; nous étions accompagnés par un responsable aux bâtiments. L'immeuble était à cette époque assez dégradé (portes enfoncées, gouttières, etc).



La villa Lauquié en 2000

La flèche indique la pièce du 2<sup>ème</sup> étage où étaient enfermés les prisonniers.

L'escalier central, bien conservé, nous permit d'accéder à une pièce du 2<sup>ème</sup> étage dont la porte d'entrée était renforcée de quatre barres de fer côté couloir.

L'unique fenêtre de cette pièce, munie de barreaux, ouvrait vers l'ouest ; avec son plafond bas, elle était le lieu de détention des prisonniers de la gestapo ; ils y étaient enfermés avant et après les interrogatoires.

Notre attention fut aussitôt attirée par des dizaines d'inscriptions, sur la tapisserie parfois déchirée, ou bien gravées dans le plâtre ; elles ne laissaient aucun doute : des prisonniers avaient ainsi manifesté leur détresse, leurs souffrances :

« **Je me souviendrai de mon passage ici** »

« **Enfin, le cinquième jour, on nous a donné un peu de nourriture** »

« **Souffrir** »

« **Priez ça vous soulage** »

Beaucoup d'inscriptions étaient illisibles ; un certain nombre comportaient des séries de jours, qui s'écoulaient trop lentement sans doute. La plupart étaient à hauteur d'homme ; d'autres, à 40 centimètres du plancher, manifestement tracées par des prisonniers allongés ou attachés au sol. Dans un réduit attenant à la pièce (sans doute une espèce de cachot), gravée dans le plâtre, cette inscription émouvante dans sa sobriété :

« **4 jours sans manger, les oreilles me bourdonnent.** »

En 2007, lors d'une nouvelle visite des lieux, nous avons pu constater que les inscriptions, dans l'ensemble, n'avaient pas été dégradées. Mais ces 7 années écoulées depuis 2000 n'avaient pas permis la moindre mesure de conservation de la part des autorités du département pourtant alertées.

Au début 2008, le Conseil Général prend 2 mesures de sauvegarde :

- Un photographe est chargé de prendre les clichés des inscriptions ; 58 photos grand format sont ainsi disponibles, et visibles aux salons du livre auxquels nous participons dans le département. La mémoire douloureuse des victimes de la gestapo a commencé à franchir les murs de « la villa Lauquié ».

- Les 2 volets de bois et la porte d'entrée de la pièce du 2<sup>ème</sup> étage sont transportés au musée de la Déportation et de l'Internement de Varilhes ; les visiteurs leur portent une attention particulière.

Et les jeunes s'en mêlent : voici le texte de la lettre rédigée en avril 2008 par les élèves de 3<sup>ème</sup> du collège Victor-Hugo de Lavelanet :

« Objet : demande de dépôt d'une plaque commémorative

Monsieur le Président du Conseil Général,

Le collège Victor-Hugo de Lavelanet, comme bien d'autres établissements scolaires de l'Ariège, a participé cette année encore au concours de la Résistance.

Nos recherches nous ont conduits à rencontrer les témoins de cette période mais aussi à recenser les nombreuses stèles et plaques commémoratives.

Nous sommes à ce propos très étonnés de constater que la villa Lauquié, siège de la gestapo pendant cette période, ne présente aucune plaque rappelant les exactions commises en ce lieu.

Avec l'assentiment des associations de Déportés et de Résistants, la jeunesse qui ne veut pas oublier s'adresse à vous afin de savoir s'il est envisageable d'installer une plaque sur la façade de cette villa.

Souhaitant que notre requête obtienne satisfaction, veuillez recevoir, Monsieur le Président du Conseil Général, nos salutations distinguées.

Ont été conviés à signer cette demande :

- Présidents de l'UNADIF, de l'ANACR, de la FNDIRP, des Evadés de France, de l'association nationale des anciens Guerilleros des FFI de l'Ariège. »

Par décision du Conseil Général, la villa Lauquié va connaître une nouvelle affectation : le bâtiment abritera les services du comité départemental du tourisme. Dès 2011 les travaux de démolition à l'intérieur font disparaître entre autres la pièce du 2<sup>ème</sup> étage et ses inscriptions si émouvantes...

Dans le cahier des clauses techniques particulières, produit en mai 2014, il est précisé (extraits) : « La maison ou « château » de Lauquié fut réquisitionnée le 9 mars 1943 pour loger des membres de la police allemande, la gestapo. Il a été occupé par cette police jusqu'à la Libération, au mois d'août 1944. De nombreuses personnes ont été amenées là, après leur arrestation, résistants mais aussi simples suspects ou victimes d'une dénonciation. Les témoignages sont nombreux et explicites de tortures subies dans les pièces de la maison Lauquié pendant des heures ou des jours. De là, certains étaient conduits à l'hôpital de Foix en raison de leurs blessures, la plupart étaient transférés à la prison de Foix, puis à celle de Toulouse, et nombre d'entre eux furent déportés vers les camps de concentration...

A la Libération, ce sont les forces militaires françaises qui ont occupé les locaux au moins jusqu'à la fin de l'année 1945. Après des années d'abandon, la maison Lauquié retrouva une vocation résidentielle et ses occupants y vécurent une vie de famille ordinaire. Puis la maison fut abandonnée et la propriété servira, après la vente d'une de ses parties à la municipalité de Foix, à la construction du collège Lakanal.

Le bâtiment a été réhabilité par le Conseil Général de l'Ariège qui y a regroupé en 2011 les acteurs du tourisme départemental. Désormais affecté au « vivant », la maison Lauquié a tourné la page des sombres épisodes du siècle passé.

Mais il ne faut pas laisser s'effacer la mémoire de l'Histoire, et laisser tomber dans l'oubli ceux qui ont souffert dans ces murs pour que leurs descendants puissent vivre dans un monde libre...

Il a donc été décidé qu'un espace commémoratif à des fins pédagogiques serait emménagé aux abords de cet ensemble de bâtiments, autour d'une œuvre artistique.

L'œuvre souhaitée devra répondre à ce devoir de mémoire tout en évoquant davantage la liberté, gagnée par l'engagement et parfois le sacrifice de ceux qui n'ont pas accepté de se soumettre, que la réalité de la barbarie. Il devra également permettre aux jeunes générations de comprendre l'importance de ce combat pour la liberté ».



Pendant les travaux en février 2011

## Témoignages concernant des prisonniers de la gestapo

Ces témoignages, nous les avons recueillis au cours de diverses recherches sur la Résistance en Ariège. Ils ont été classés dans l'ordre chronologique des arrestations.

- **22 octobre 1943** : François Maltrait est propriétaire de l'hôtel du Soleil d'Or, à Foix, route de Toulouse, à proximité de la gare. Une attestation du Réseau Evasion « Françoise », auquel il appartient, précise qu'il a hébergé dans son établissement "environ dix convois de 3 à 4 aviateurs anglo-américains et un convoi de onze aviateurs alliés, entre juillet 1942 et mi-octobre 1943, avant leur passage de la frontière... En octobre, F. Maltrait a pris lui-même en charge à la gare de Toulouse 4 aviateurs américains... En gare de Foix, par mesure de précaution, il camoufle les aviateurs au dépôt de triage et se rend chez lui pour se rendre compte si rien n'était survenu depuis son départ. Mais la gestapo l'attendait..."

François Maltrait a déposé beaucoup de documents aux archives départementales de Foix (cote 1J834). Extraits :

« Arrêté le 22 octobre 1943, j'ai connu la fameuse villa de Lauquié où, pendant 4 jours, j'ai subi 3 examens d'endurance physique et morale. Là, j'appris l'arrestation de messieurs Fournial et Marty ; la gestapo voulait que je déclare les reconnaître et avoir travaillé avec eux. Malgré la solidité de la table de billard sur laquelle j'étais attaché, et les coups de triques et de crosse de revolver que j'ai reçus, j'ai eu la force de me taire.

Je fus alors transféré à la prison de Foix, où le surveillant chef de l'époque peut attester dans quel piteux état j'étais à ce moment-là. L'occasion m'est offerte de le remercier pour les gentillesse qu'il eut pour moi, car il risquait gros.



2 jours plus tard, ce fut la prison Saint-Michel à Toulouse puis Compiègne ; le 16 décembre, départ pour Buchenwald où des vacances gratuites me furent offertes jusqu'au 11 avril 1945... »

François Maltrait a ramené de Buchenwald une tasse en aluminium gravée ainsi qu'un carnet d'aquarelles représentant des scènes du camp réalisées par un déporté.



- **13 décembre 1943** : Témoignage d'Ernest Gouazé (extraits).

*« En août 1940, à la suite d'une rencontre avec des amis à Casablanca, je me suis engagé à collaborer avec les Anglais. Sur leurs indications, j'ai rejoint la France début 1941. Ma mission était de récupérer et de faire évader les pilotes alliés tombés en France ou ailleurs, ainsi que de faciliter l'évasion de tous ceux, pilotes, officiers spécialisés, ingénieurs, etc, qui voulaient rejoindre l'Angleterre pour renforcer les rangs des F.F.L.*

*C'est pourquoi j'ai créé en France, dans les Pyrénées, des lignes d'évasion, en particulier dans l'Ariège. En octobre 1942, je prends contact avec la Résistance française : Dumas, Balussou, Dupuy, de Foix. Le mouvement Combat me confie la responsabilité des Groupes Francs...*

*Au mois de juin 1943, Irénée Cros, responsable des M.U.R, m'envoie remplir une mission à Lyon... »*

Ernest Gouazé, arrivé en retard à Caluire le 21 juin 1943, assiste, dans la rue, à l'embarquement des camarades de Jean Moulin par la gestapo dans les tractions avant. Il a échappé de peu à l'arrestation. Revenu en Ariège, il continue à s'occuper des passages, notamment avec le docteur Barrère Cassagnet de Vicdessos. Il va être pris dans la rafle des responsables des M.U.R dans toute la zone sud.

*« Dans la nuit du 13 au 14 décembre 1943, à 22h30, on sonne vigoureusement à ma porte ; je regarde par la fenêtre, l'immeuble était cerné par les soldats allemands ; toute tentative d'évasion était impossible, et puis il y avait mon fils âgé de 5 ans. L'arrestation fut effectuée avec toute la bestiale cruauté dont étaient capables les S.S. ils prennent les bijoux que ma femme gardait car elle devait se réfugier en Espagne en cas d'alerte...*

*Le premier interrogatoire eut lieu au château de Lauquié avec schlagues, etc. Un S.S au manteau vert et qui avait certainement abattu Cros, me tire dessus mais, déséquilibré par l'interprète, me manque. On m'interpelle par mon nom de bataille "Grimaud" ; ils me disent qu'ils ont tué Cros et que je vais subir le même sort. Sous la schlague et les coups de crosse, je tombe en syncope ; je reprends mes esprits au grenier du dit château, où j'étais ficelé comme un animal dangereux, menottes aux mains derrière le dos, les deux pieds enchaînés, et attaché à une poutre. Je reconnais la voix d'Amouroux qui, sous les coups, appelait sa mère.*

*Le mercredi, on nous emmène enchaînés ensemble, sous bonne escorte, à la prison Saint-Michel à Toulouse, puis à la fameuse villa de la rue Maignan... »*

Pendant une vingtaine de jours Ernest Gouazé y subit un long et effroyable calvaire mais il refuse de parler, malgré les coups, les tortures, les menaces concernant sa femme et son fils. Il est même interrogé par Klaus Barbie lui-même.

*« Klaus Barbie, dans un français laborieux, me menace, me dit qu'il va me faire torturer à mort, que ce que j'ai subi n'est qu'un avant-goût de ce que je vais voir. Une rage folle s'empare de moi : je le traite d'assassin, de brute, je prédis pour Hitler et l'Allemagne les pires représailles, et qu'à son tour il prendra ma place. Je n'ai pas le temps de lui envoyer un crachat car le tortionnaire, d'un coup de poing au visage, m'envoie sur l'épais tapis... »*

Les tortures continuent pendant plusieurs jours mais Ernest Gouazé ne parle toujours pas. Il est transféré à la prison Saint-Michel dans une ambulance. Quelques jours après, il est transféré à Compiègne en même temps que Camille Gros dont le fils a été tué et brûlé avec d'autres réfractaires au S.T.O dans une ferme à Camarade. Il sera déporté.

*« J'ai séjourné dans les camps secrets tels que Laura, Dora et leurs kommandos. Je figure parmi les rescapés de la tuerie de Gardelegen : 21 rescapés sur un kommando de 115 qui furent brûlés vifs. Lors de mon évvasion de ce kommando, mon poids était de 33 kilos alors que mon poids normal était de 70 kilos... »*

**- Le 4 janvier 1944 :** Témoignage (recueilli en 2008) de Madeleine Laget, de Roumengoux (Ariège), concernant son père Auguste Saint-Félix (épicier à Mirepoix en 1944) et son frère Jeannot (âgé de 17 ans, élève à l'école supérieure de Mirepoix).



Mon père Auguste SAINT FELIX

*« Le 4 janvier 1944, les Allemands débarquent à la maison :*

*- Vous abritez des aviateurs anglais et vous les faites passer en Espagne.*

*Mon père nie. Ils visitent toute la maison. Dans la salle à manger il y a une carte d'Europe avec des petits drapeaux qui marquent la ligne de front des opérations. Heureusement, par précaution, on ne laissait jamais le poste de radio sur « Radio Londres ». Ils vont ensuite dans les chambres où ils prennent un petit coffre contenant des papiers importants, de l'argent, les bijoux de ma mère et de la famille... Ils veulent voir Jeannot.*

*- Il est à l'école de Mirepoix.*

*Ils décident d'aller le voir. On le fait venir, les Allemands fouillent son cartable, ses cahiers et son casier où il range ses livres. Ils trouvent une caricature d'Hitler. Jeannot reçoit des gifles, les Allemands hurlent*

*et immédiatement l'emmènent dans leur voiture avec papa. Destination Foix-Lauquié, siège de la gestapo, où ils sont interrogés et sévèrement battus. 3 ou 4 jours plus tard, un monsieur de Mirepoix qui connaissait notre famille vient me voir et me dit qu'il a vu mon père et Jeannot sur le quai de la gare de Foix, accompagnés de 2 soldats allemands. Ils prenaient le train pour Toulouse. Ils allaient certainement être enfermés à la prison Saint-Michel...*

*Vers la mi-juin, après environ 5 mois de détention, ils sont rentrés, mais en piteux état ! Mon père avait reçu des coups sur la figure, il avait des dents cassées et les racines des molaires sortaient dans la bouche. Une grosseur s'était formée sur le devant du cou, une sorte de goitre. Il avait aussi des traces de coups sur le corps. Mon frère avait encore des plaies sur le dos provoquées par les coups de cravache, et quelques autres contusions.*

*Au cours des interrogatoires qu'ils ont subis soit à Lauquié, soit à Saint-Michel, mon frère et mon père n'ont pas parlé. Ils savaient les risques qu'ils auraient fait courir à d'autres hommes... »*



**Les témoignages suivants ont été recueillis en 2000 par Suzel Nadouce pour son livre : « Et un train noir les emporta... Les déportés de Varilhes ».**

**- 20 janvier 1944 :** Témoignage de Georges Rumeau (13 ans en 1944), fils d'Albanie et Paul Rumeau de Varilhes, arrêtés par la gestapo.



*« 20 janvier 1944, 5 ou 6 heures du matin. Violents coups à la porte, et immédiatement, des cris furieux, mêlés aux bruits de la porte d'entrée qu'on enfonce :  
- Police allemande !*

*4 ou 5 membres de la gestapo font irruption dans la chambre de mes parents. A peine habillés, sans ménagement, ils sont emmenés.*

*Sur la place de la mairie, des camions emportaient ce jour-là mes parents et d'autres Varilhois vers une destinée dont j'étais loin d'imaginer l'horreur. Pendant des minutes qui m'ont paru s'éterniser, je suis resté seul à la maison, paralysé de peur. Les Allemands sont alors revenus, m'ont plaqué contre le mur et m'ont demandé où il y avait des armes. Terrorisé, je ne pus articuler aucun son. De rage, ils ont arraché la plaque de la cheminée pour examiner l'intérieur du conduit ; n'y trouvant rien, ils ont pris l'argent, le poste de radio, des provisions...*

*En fait, depuis quelque temps, mon père était inquiet : quelques semaines avant, des explosifs avaient été déposés aux domiciles de miliciens ariégeois. Quelques-uns avaient causé des dégâts – matériels uniquement – mais cela avait fait grand bruit. Nous étions sortis dans la rue. L'un des personnages visés dit alors à mon père :*

*- Tu entends, Rumeau, il faut qu'il y en ait 12 ou 13 de pendus...*

*Après le passage obligé par la sinistre villa Lauquié à Foix, mes parents furent internés à la prison Saint-Michel à Toulouse. Mon père y était déjà très amoindri :*

*- Je préférerais me faire fusiller ! a-t-il dit alors, ainsi que ma mère me l'a plus tard raconté. »*

**Albanie et Paul Rumeau seront déportés ; seule Albanie rentrera en mai 1945.**

**- 20 janvier 1944 :**

- Témoignage d'Henri Servant, maire de Varilhes, et voisin de Joseph Gardel en 1944. Celui-ci, arrêté en même temps que 8 autres Varilhois, et déporté à Mauthausen, revint de déportation.



*« Bien après son retour, il me parlait de temps en temps des sévices qu'il avait endurés : à Foix, on l'a torturé, on l'a pendu par les pieds ; les Allemands lui ont fracassé la mâchoire à coups de bottes.*

*- Mais, ajoutait-il, à partir d'un certain seuil de douleur, on peut frapper, frapper, tu ne sens plus rien.*

*Je garde le souvenir d'un homme absolument démoli par la vie concentrationnaire. A son retour, il était méconnaissable : le visage affreusement déformé, la bouche édentée. Squelettique, il ne pouvait plus marcher. Il a fallu beaucoup de temps pour qu'il retrouve une vie normale. »*

- Témoignage de Ginette Marandel de Varilhes, cousine d'Augustine Fauré :

*« Mon père, Léon Bonzom, employé des postes, en ce matin froid du 20 janvier 1944, se dirigeait très tôt vers la poste afin d'y prendre le courrier pour le porter à la gare. Passant devant le Café de l'Union, il fut surpris de voir l'établissement grand ouvert et tout éclairé... les Allemands étaient là ; Aristide était attaché sur une chaise, Louis les mains liées et Anna, attachée aussi dans la cuisine. »*



Aristide Fauré



Augustine Fauré

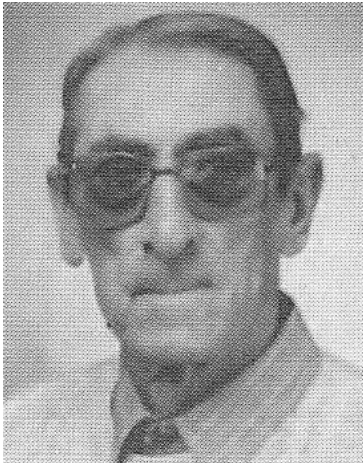


Louis Sabatier

Aristide, Louis et Titine, la fille d'Anna, furent emmenés à Lauquié. Les jours suivants, le café et la maison furent mis à sac : pillage complet de la cave, vols de toute sorte. Tous ces objets furent emportés par camion à 7 reprises différentes par des membres de la gestapo et des militaires allemands.

**Seule Augustine rentrera des camps.**

- **Fin janvier 1944** : Témoignage (recueilli en 2003) d'André Gaucher, de Laroque d'Olmes (entré dans la Résistance à Mirepoix dès 1942 avec le cordonnier Louis Hygounet).



*« Dans la deuxième quinzaine de janvier 1944, avec ma famille, nous sommes rentrés à Mirepoix vers 10 heures du soir. Au petit matin, notre maison était cernée par la gestapo et des soldats allemands. Mon retour avait donc été surveillé par quelque milicien qui me connaissait et qui m'a dénoncé. J'ai entendu tambouriner à ma porte ; je suis allé ouvrir et me voilà pris, mitraillettes braquées. Je subis un premier interrogatoire à domicile.*

*- Connaissez-vous un tel, un tel ?*

*Bien sûr, je ne connaissais personne. Ils voulaient me faire avouer ainsi mon appartenance à la Résistance. Ils ont fouillé tout l'appartement, cherchant des preuves. Ils n'ont trouvé qu'un cahier d'écolier de mon fils aîné qu'il avait caché,*

*allez savoir pourquoi, dans un trou du plancher ; pour eux c'était une trouvaille.*

*Vous pouvez imaginer le choc que mon arrestation produisit sur ma femme et nos deux enfants de 3 et 7 ans.*

*Ils m'ont emmené par la rue Vigarozy. Nous sommes arrivés devant la maison de Saint-Félix, dirigeant socialiste, à 150 mètres de là. Saint-Félix était absent. L'interrogatoire reprit :*

*- Connaissez-vous Saint-Félix ?*

*Ma réponse fut négative.*

*- Et Hygounet, le communiste ?*

*- Bien sûr, je le connais, c'est le cordonnier !*

*L'officier SS se mit à hurler :*

*- Communiste ! Communiste !*

*Une gifle m'arrive à toute volée. Première leçon, réfléchir avant de parler.*

*Finalement ils m'ont fait monter dans une traction avant, menotté ; ils m'ont jeté sur le plancher à l'arrière, sous les pieds des soldats. Nous sommes descendus à l'hôtel de France de Pamiers, je pense ; mes gardiens se sont attablés et ils ont mangé pendant que j'attendais, toujours menotté. Peut-être cherchaient-ils à faire réagir quelqu'un qui m'aurait reconnu ?*

*Puis, direction Foix, et nouvel arrêt à un hôtel-restaurant près du pont où j'ai été enfermé quelque temps dans un réduit à balais ! Enfin, arrivée à la villa Lauquié. Ils m'ont emmené au grenier, sur un lit-cage, mains menottées dans le dos, pieds attachés au lit avec chaîne et cadenas.*

*Le lendemain, nouvel interrogatoire, avec gifles et coups quand mes réponses ne leur plaisaient pas.*

*- Communiste, communiste ! répétaient-ils.*

*J'ai toujours nié, de même quand ils me questionnaient sur des actes « terroristes », qui s'étaient produits dans la région de Lavelanet ou de Mirepoix. Mes réponses ne variaient pas.*

*- Je ne connais personne, je viens de la région parisienne.*

*Le lendemain encore est arrivé un homme en civil, avec chapeau, apparemment un chef de la gestapo. On lui a demandé ce qu'il fallait faire de moi. J'ai compris sa réponse : Saint-Michel.*

*Je n'oublierai pas ce départ pour Toulouse : trajet à pied à la gare, menotté, encadré de 2 soldats allemands avec fusil, traversée de la ville et les gens qui regardaient ; je pense que beaucoup d'entre eux avaient compris de quoi il s'agissait car les arrestations de résistants étaient fréquentes à l'époque. Les soldats ont exigé un compartiment pour nous trois et direction Toulouse... »*

**André Gaucher, en avril 1944 sera déporté à Mauthausen puis à Gusen. Il put survivre jusqu'à sa libération en avril 1945. Aujourd'hui, à 96 ans, il va encore témoigner dans les écoles...**

**- 2 février 1944 :** Il s'agit ici de la 2<sup>ème</sup> rafle de 9 personnes arrêtées à Varilhes.

- Témoignage de Georges Gardel, 17 ans, fils d'Alexandre.



*« Mes 2 oncles Joseph Gardel et Clément Parent ont déjà été arrêtés le 20 janvier... 5 heures du matin, heure allemande bien sûr, grand bruit, vacarme dehors, voix gutturales, coups dans la porte qui est défoncée, irruption d'Allemands en uniforme S.S, armés de pistolets mitrailleurs. Sans hésiter, ils montent vers la chambre de mes parents. Leurs seuls mots : "communistes, dangereux". Ils forcent mon père à sortir, demandent "pognon, pognon"... Atterrés, maman et moi assistons impuissants à l'embarquement de papa... »*

**Alexandre Gardel est décédé à Dora le 6 août 1944.**

- Témoignage de Renée Fritsch, petite nièce de Jean-Gabriel Hillat.



*« Au moment de son arrestation, mon grand oncle était alité, malade, fiévreux. La gestapo est venue le tirer de son lit sans ménagement. Il a été conduit comme les autres Varilhois à la villa Lauquié à Foix. Anna, sa sœur, s'y est rendue 2 ou 3 fois, pour obtenir quelques renseignements à son sujet. La première fois on l'a repoussée. La deuxième ou troisième fois, on lui a dit que la milice était à l'origine de son arrestation et qu'elle aurait des ennuis si elle revenait. Une sentinelle allemande lui a même conseillé : "Pas revenir. Trop dangereux pour vous. "*

**Jean-Gabriel Hillat est décédé à Buchenwald le 15 mai 1944.**

- Témoignage d'Henri Servant, âgé de 9 ans en 1944, qui habitait au Café de la Paix avec ses parents et son oncle Marcelin Celma, résistant communiste arrêté ce même jour.



*« En pleine nuit je me rappelle avoir été réveillé, bousculé par des individus inconnus et poussé hors de la chambre avec mon frère. Nous avons réalisé que c'étaient des Allemands lorsqu'ils nous ont alignés contre le mur, dans le couloir, la mitraillette sous le nez... Tout ceci dans les bousculades, un brouhaha épouvantable de cris gutturaux d'où surgissait par moments le mot "communiste". Quand mon oncle est sorti de sa chambre, ils l'ont immédiatement reconnu et l'ont emmené... nous étions atterrés, anéantis... »*

**Marcelin Celma sera exécuté par les S.S lors d'une « marche de la mort » en avril 1945.**

- **24 mai 1944** : Témoignage de Conchita Ramos, née Grangé (recueilli en 2000, également par Suzel Nadouche). Conchita Ramos a été arrêtée par la milice à Peny (commune de Gudas) en même temps que sa tante Elvire Beleta, sa cousine Marie Ferrer et Jésus Rios, chef guerrillero, tous engagés dans la Résistance espagnole. Conchita avait presque 19 ans.

<p>Ici, le 24 mai 1944, fut mortellement blessé par la Milice <b>Jesús RÍOS GARCÍA</b> (alias Mario MARTÍN) premier chef (1942-1943) du « XIV<sup>e</sup> Corps de Guérilleros Espagnols en France ».</p> <p>Durement interrogé, il mourut 3 jours plus tard, à Foix.</p> <p>Pour leur action en faveur de la Résistance, les trois femmes de la maison, Elvira BELETA, María FERRER et Conchita GRANGER (par la suite épouse du guérillero José RAMOS), furent déportées au camp de concentration nazi de Ravensbrück par le convoi sinistrement connu comme « Le Train Fantôme ».</p> <p>AAGEF-FFI, 5 juillet 2014</p>	<p>Aquí, el 24 de mayo de 1944, fue mortalmente herido por la Milicia <b>Jesús RÍOS GARCÍA</b> (alias Mario MARTÍN) primer jefe (1942-1943) del "XIV Cuerpo de Guerrilleros Españoles en Francia".</p> <p>Duramente interrogado, murió tres días más tarde, en Foix.</p> <p>Por su acción en favor de la Resistencia, las tres mujeres de la casa, Elvira BELETA, María FERRER y Conchita GRANGER (más tarde esposa del guerrillero José RAMOS), fueron deportadas al campo de concentración nazi de Ravensbrück por el convoy siniestramente conocido como: "El Tren Fantasma".</p> <p>AAGEF-FFI, 5 de julio de 2014</p>
--	---

*«Le matin du 24 mai, entre 7 et 8 heures, alors que Marie et moi nous nous apprêtons à partir pour Vernajoul où nous devons remettre un pli pour les résistants, la milice a fait irruption... Leur car était resté sur la route.»*

*Arrivés devant la porte de la chambre, où s'étaient réfugiés des passeurs guerilleros, et ne parvenant pas à l'ouvrir, les miliciens tirent. Echange de coups de feu. Un des miliciens s'écroule, mort : c'était le chef de trentaine. Quant aux deux Espagnols, ils sont parvenus à sauter par une fenêtre et à gagner les bois tout proches...*

*Rios, lui, n'était pas armé. Il a descendu l'escalier sans doute pour tenter de s'échapper par derrière. Une rafale de mitraillette dans le ventre l'a terrassé mais non tué. Il a été emmené avec nous, c'est-à-dire ma tante et ma cousine, sanguinolent, dans le bus en direction de Foix.*

*Première halte : le lycée de Foix réquisitionné par la milice. Interrogatoires « musclés ». Rios était avec nous, gisant sur une civière. Son sang et sa vie le quittaient tandis que les heures passaient. Malgré sa faiblesse, il eut la force de dresser sa tête et de dire :*

*- Petite, fais attention : on va te battre, te battre, mais ne parle pas.*

*Vers 3 heures de l'après-midi, on est venu le chercher ; sur le sol s'étalait une mare de sang. Il est mort le lendemain, à l'hôpital de Foix où on l'avait transféré et où sa femme était venue le rejoindre.*

*Avec ma tante et ma cousine, nous sommes restées 2 jours, le 24 et le 25 mai, au lycée de Foix : des discussions, dont nous n'entendions que des bribes, laissaient entendre que nous allions être fusillées en représailles de la mort du chef de trentaine. Finalement, on nous transféra à la prison de Foix où nous étions séparées, chacune dans une cellule. On nous en extrayait pour nous emmener à la villa Lauquié où sévissait la gestapo.*

*J'y ai subi 7 interrogatoires, à coups de cravache. Ils s'acharnaient sur moi et Marie qui étions les plus jeunes, pensant que nous étions plus faibles et que nous pourrions plus facilement parler – ce en quoi ils se trompaient.*

*Nous passions à « l'interrogatoire » l'une après l'autre.*

*Ô ces SS ! Je les revois encore : leur chef était le typique aryen, toujours en culotte de cheval, cravache à la main ; il fouettait très fort, assisté par deux autres plus jeunes dont l'un, qui parlait très bien le français, avait les cheveux blonds décolorés ; l'autre matraquait à tour de bras. Ils voulaient surtout connaître l'implantation des maquis et les personnes avec lesquelles nous étions en relation. Nous avons été si longuement et si brutalement battues que nos dos et nos fesses étaient en sang. La femme du directeur de la prison nous a soignées, pansant nos plaies avec des compresses imbibées de mercurochrome, et nous faisant sortir dans le jardin pour prendre un peu de soleil. Je n'oublierai jamais la gentillesse de cette dame.*

*Mais toutes ces mesures d'intimidation, malgré leur brutalité, furent vaines : avec ma tante et ma cousine, nous avons convenu de faire les mêmes réponses :*

*- Les Espagnols venaient chez nous pour faire laver et raccommoder leurs vêtements de bûcherons, mais nous ne savons rien de plus.*

*Nous avons essayé de gagner du temps pour permettre aux maquis – que nous espérions avertis – de changer de lieu, ce qui s'est effectivement passé (mais cela nous ne l'avons su qu'après notre retour).*

**Les trois femmes, après un passage à la prison Saint-Michel, seront déportées à Ravensbruck par le « train fantôme » ; elles rentreront en mai 1945 mais Marie décèdera dès son retour à Paris. Conchita, tant qu'elle le pourra, témoignera au musée de la Résistance et de la Déportation de Toulouse et ailleurs, pour que les jeunes sachent...**

- **15 juin 1944** : Témoignage (recueilli en 2001) de Jeanine Naudi de Rieucros (15 ans en 1944), fille de Juliette Giret, engagée dans la Résistance avec son mari Ernest.



*« Ma mère a été arrêtée à la 3<sup>ème</sup> visite des Allemands à notre maison ; c'est surtout mon père qui était recherché mais ma mère était elle aussi engagée dans la Résistance : quand des jeunes requis pour partir en Allemagne dans le cadre du STO se cachait dans notre ferme de Belair, ma mère allait tous les jours leur porter de la nourriture. C'était chez nous aussi qu'arrivaient de Toulouse, certains soirs, des personnes*

*responsables des parachutages d'armes.*

*N'étant pas dans sa maison, ce 15 juin (le 15 et non le 13, précise Jeanine), elle a bien vu le camion d'Allemands qui stationnait. Elle savait que son fils de 7 ans était seul avec sa belle-mère ; elle a donc décidé de rentrer alors qu'elle aurait pu elle aussi se cacher. Les Allemands avaient déjà réveillé mon petit frère, âgé de 7 ans, très choqué à la vue de ces hommes armés. Ils l'avaient emmené dans le jardin, avec un panier, pour cueillir des fraises, disaient-ils ; mais ils voulaient lui faire dire où était mon père. Ne pouvant s'emparer de celui-ci, ils ont amené ma mère (tout ceci m'a été raconté par ma grand-mère).*

*André Grèze, receveur des PTT à Saint-Jean de Verges, après l'avoir été à Rieucros, fut lui aussi arrêté par la gestapo. Il a aperçu ma mère à la villa Lauquié ; elle était menottée et attachée à une rampe d'escalier. Mais elle n'a jamais parlé. Elle savait bien tout ce qui s'était passé dans sa maison, au village et dans les environs, depuis des années. Elle a gardé tous ses secrets pour protéger ceux qui s'étaient engagés comme elle dans la Résistance. Elle était forte, maman et courageuse : une vraie patriote.*

**Nota** : Claude Delpla, historien de la Résistance, a une version un peu différente : Juliette Giret et André Grèze ont été enfermés dans les caves du lycée de Foix occupé par les Allemands.

**Juliette Giret, après avoir été internée à Saint-Michel, sera déportée à Ravensbruck où elle décèdera en juin 1945.**

- **15 juin 1944** : Témoignage de Pierre Sicre (39 ans en 1944, ouvrier à Montgailhard) qui nous a été transmis par l'historien André Laurens ; témoignage retrouvé dans les archives de la Cour de justice de l'Ariège.

*« J'ai été arrêté le 15 juin 1944 à 7 heures 30, sur le pont de Foix, par le milicien M. accompagné d'un autre milicien. Tous les deux étaient en civil et armés. M. alla chercher un milicien en tenue. J'ai été conduit à la permanence (c'est la villa au 12 rue Alsace-Lorraine à Foix, réquisitionnée par la milice qui y avait installé ses « inspecteurs »). J'ai été interrogé par G. et M.*

*Auparavant, une perquisition avait eu lieu chez moi à Montgailhard, où des objets sans importance avaient été trouvés et dérobés. M. voulait connaître mon activité comme chef F.T.P. Il me menaça de me faire chauffer les pieds au feu. Le soir, il me conduisit à la*

*caserne de la Franc-Garde avec un mandat d'arrêt signé de la préfecture. J'étais dans un groupe où se trouvait Prosper.*

**NOTA :** Il s'agit de Gabriel Prosper, ouvrier typographe à l'imprimerie Farré à Foix, qui fut également arrêté le 15 juin. Prosper confirme les propos de Sicre avec lequel il menait des actions de résistance et dont il évoque en ces termes les activités : « *Sicre, communiste, connu depuis longtemps à Montgailhard, avait camouflé une machine à écrire, et le soir allait taper chez lui des stencils pour tracts et journaux* ».

Pierre Sicre poursuit : « *J'y suis resté 15 jours, puis la gestapo est venue me chercher avec Buchmann et m'emmena à Lauquié (Walter Buchmann, un jeune Sarrois de 17 ans dont la famille s'était réfugiée en Ariège, après le référendum rattachant la Sarre à l'Allemagne. Il se mit au service de la gestapo fuxéenne qui l'utilisait comme interprète mais aussi comme indic).*

*J'ai été brutalisé : mains liées derrière le dos, allongé sur le ventre, pieds nus. J'ai reçu des coups de cravache et de fouet. J'ai ressenti une forte brûlure aux pieds et je suis resté avec les pieds brûlés et saignants. Un autre policier m'a donné de violents coups de poing.*

*Je suis resté 8 jours à Lauquié puis ce fut la prison Saint-Michel jusqu'à la Libération. Deux jours avant celle-ci, j'ai reçu de la part d'un gardien un coup de poing si violent que je m'évanouis. Je n'ai pas été brutalisé à la milice mais les paroles de M. laissaient prévoir le traitement de la gestapo.*

- **5 juillet 1944 :** Témoignage de Léon Castel recueilli en janvier 1945 au commissariat de police de Pamiers (A.D cote 5W110 : crimes de guerre allemands).

*« Le matin du 5 juillet, les Allemands au nombre d'une quinzaine se sont présentés chez moi à Pamiers. J'étais en train de travailler dans mon atelier. J'ai un peu compris ce qu'ils venaient faire. Ils m'ont intimé l'ordre de prendre ma voiture, de mettre celle-ci en marche et de les suivre jusque chez moi, 6 avenue de la gare. Pendant qu'ils fouillaient mon appartement (ils m'ont pris un poste TSF, vêtements, provisions, et du linge), ils m'empêchaient de quitter la voiture. J'étais inquiet au sujet de ma mère lorsque je l'ai vu descendre de la gare. J'étais rassuré. Puis nous sommes redescendus au garage qu'ils ont pillé également (outillage) et nous avons pris la direction de Foix. Arrivés à Joucla, un S.S qui se trouvait à côté de moi, Walter Buckmann dit le Sarrois (sans doute Buchmann – NDLR) me dit d'arrêter à Loubencat (à la sortie de Varilhes – NDLR) et de plus, ils m'ont demandé où était la vitesse de la voiture. J'ai compris.*

*Nous arrivons à Loubencat, ils me donnent l'ordre d'arrêter et de descendre. Je feins de ne pas comprendre ; deuxième avertissement... troisième avertissement, je reçois un coup de poing dans le dos. Je leur dis :*

*- Que je sois tué à Foix ou ici, au moins vous serez à destination.*

*Nous arrivons à la gestapo, ils m'amènent dans le parc et j'attendais. Puis ils m'ont amené et ont commencé par me frapper. Ils m'ont fouillé et brûlé mes papiers ; amenés dans un galetas où j'ai vécu 4 jours avec un Espagnol et un nommé Sicre (peut-être Pierre Sicre qui a déjà témoigné ? NDLR).*

*J'ai été interrogé un dimanche matin, l'interrogatoire a duré 2 heures environ avec le tueur et le chef de la gestapo. A la fin de l'interrogatoire, ils m'ont dit de signer un papier ; je n'ai pas voulu signer pour la bonne raison que c'était écrit en allemand.*



*J'ai été en prison à Foix pendant 3 jours puis amené à Saint-Michel à Toulouse. J'ai vécu 42 ou 45 jours à Saint-Michel.*

*J'ai été emprisonné comme chef de la résistance et ravitailleur du maquis. Le tueur et Walter étaient du nombre dans mon arrestation.*

**- 14 juillet 1944 :** Déclaration de Paul Anglade, inspecteur des assurances sociales à Foix, à la demande des gendarmes enquêteurs le 16 décembre 1944.

*« J'ai été arrêté par la gestapo le 14 juillet 1944 et gardé à vue au château de Lauquié à Foix. Pendant ma détention, les Allemands ont perquisitionné à mon domicile ainsi qu'au bureau sis au 1<sup>er</sup> étage du café Gros.*

*A ma libération le 18 juillet 1944, j'ai constaté qu'ils m'avaient soustrait les objets et sommes suivantes :*

*- Une somme de 37 000 francs en espèces placée dans un coffret en acier d'une valeur de 500 francs.*

*- Un ventilateur de bureau à l'état neuf d'une valeur de 500 francs.*

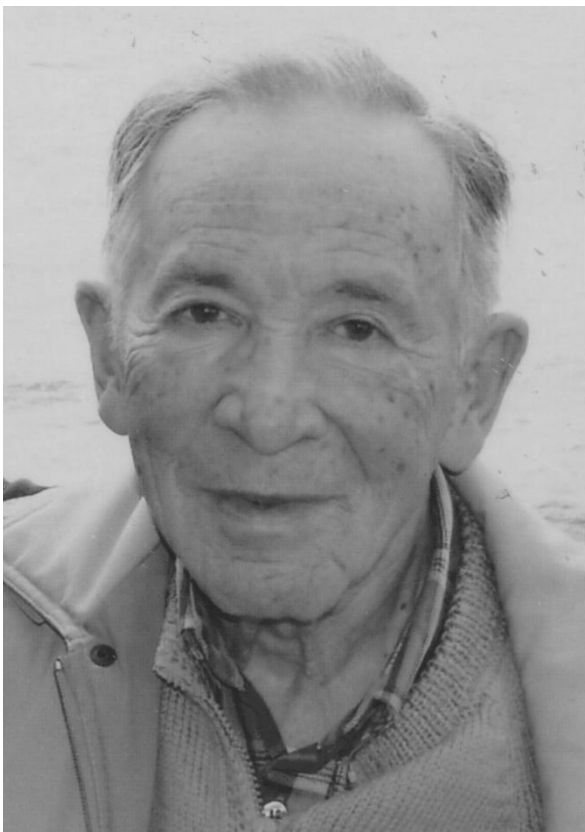
*- Divers objets de bureau tels que stylos, crayons, cachets, tampons, etc, d'une valeur approximative de 500 francs.*

*- De plus, une somme de 300 francs m'a été retenue à la gestapo, sur l'argent que j'avais en poche, pour frais de séjour...*

*C'est donc au total une somme de 38 800 francs qui m'a été volée par les Allemands.*

*Quelques jours après ma libération, je me suis rendu à la gestapo pour réclamer ce qui m'avait été enlevé. Il m'a été répondu qu'on allait procéder à une enquête et que l'on me ferait appeler. J'ai attendu en vain le résultat de cette enquête.*

*Pour ces motifs, j'ai d'ailleurs adressé une demande à la préfecture de l'Ariège afin d'obtenir le remboursement de cette somme ».*



**- 4-5 août 1944 :** Témoignage de Jacqueline Pelofy de Foix (veuve de Jean Pelofy, résistant) qui nous a transmis les mémoires de son mari décédé en avril 2012.

*« J'ai appartenu au réseau Combat M.U.R – M.L.N de l'Aude dès la fin 1943... Début 1944, j'étais le responsable d'un petit groupe de 6 résistants...*

*Après un bref combat, près de Camurac dans l'Aude, nous fûmes encerclés et capturés par les Allemands. Un officier, après nous avoir fouillés et traités de terroristes, nous fit aligner, la face contre un mur, et forma un peloton d'exécution... Heureusement, arriva un autre officier qui ordonna au premier de nous retirer du mur et après un questionnaire en assez bon français, nous fit attacher tous ensemble avec une corde, nous remettant à un groupe de soldats avec chiens. On nous chargea sur un camion et direction le lycée de Foix. Et là,*

interrogatoire, par le commandant de leur unité : Raüs. Le lendemain, 5 août, on nous fit monter dans un camion au milieu de soldats en armes : nous étions livrés à la gestapo du château de Lauquié. Après la fouille d'usage, nous fûmes incarcérés dans les combles de ce château transformé en prison.

Le 6 août, nous passons le premier interrogatoire, appelés et escortés un par un dans le bureau du chef de la gestapo Walter Stiker (sans doute Willy Sticher – NDLR), type parfait de l'aryen, très grand, blond, yeux bleus, front dégarni, vêtu d'un complet gris clair et d'une chemise à col entr'ouvert, où passait un lacet dans des œillets.

Face à lui, un SS en tenue d'été, short, chemise à poches, revolver à la ceinture, qui était son dactylographe ; à mon côté droit, un policier, un certain Grausle (sans doute : Grossle – NDLR), taille moyenne, trapu, vêtu d'un complet bleu marine foncé, à rayures, teint mat, n'ayant rien de l'aryen mais tout du truand.

Nous passions un par un donc, et chacun étant seul devant ses bourreaux (je passais après François Santus, Italien antifasciste, qui sortit en crachant le sang et à qui il ne restait plus beaucoup de dents du haut).

Le chef interroge en français, fort accent :

- Fous êtes des terroristes du maquis de Lafelanet. Fous étiez avec eux quand les Felgendarmes fous ont fait prisonniers ; fous avez tiré sur nos soldats que vous appelez « Boches ». Fous, fous êtes chef et afez connu la position de fos amis terroristes le 4. Feuillez montrer sur cette carte leur nombre, la progression.

Je répondis :

- Je ramassais des fraises des bois, je n'ai rien compris à ce qui s'est passé !

- Fous moquez de moi ?

Et, sur un geste, le policier Grausle me fit faire une pirouette face au mur en me retournant le bras gauche. Comme je ne répondais toujours pas, il m'asséna de grands coups sur la nuque, ma tête frappait le mur et je commençais d'entrevoir des espèces d'éclairs dans une certaine obscurité qui durait quelques secondes ; les coups pleuvant aussi sur mon épaule gauche et le haut du dos.

Je suis jeté à nouveau dans la prison des combles, ne retrouvant mes esprits que 5 minutes après ; j'ai demandé à mes camarades combien de temps ça pouvait avoir duré.

- Une demi-heure environ, me dirent-ils, ou un peu plus.

Roger Pujol fut giflé brutalement, le chef le trouvant arrogant avec son regard très droit (il était fils d'Andorran et très courageux).

Jean Pelofi (homonymie... – NDLR) fut accusé d'être réfractaire, mais avec Paul Pelofy, mon frère, ils ne furent pas torturés, répondant tout bonnement à chacune des questions :

- Moi, je n'en sais rien (jouant en somme les paysans ignares, ce qui leur réussit quelque peu).

Et nous voilà tous revenus au cachot sans manger ni boire depuis le 3 août au soir : nous avons terriblement souffert de la soif, de la fièvre, de la diarrhée et des coups ; la sensation de faim s'est estompée.

On nous porte enfin un grand broc d'eau saumâtre et tiède, nous l'absorbons jusqu'à la dernière goutte, nous le partageant en frères.

Le 7 août, sur ordre du préfet de l'Ariège et par décision des autorités allemandes, nous avons été transférés à la maison d'arrêt de Foix, dans une Citroën traction avant noire, escortés par 2 policiers de la gestapo, dont Grausle, et leur chauffeur.

*Le 15 août, les 2 policiers reviennent nous chercher avec la traction noire pour un nouvel interrogatoire ; nouveau passage à tabac ; n'obtenant toujours rien, ils nous reconduisent à la prison de Foix gardée par des miliciens en armes et en tenue.*

*Le 17 août, les 2 policiers de la gestapo, à la stupéfaction des gardiens de service de la maison d'arrêt, viennent nous reprendre et, nous enferment de nouveau dans les combles de la gestapo, sous le toit où il faisait une chaleur torride, sans procéder cette fois à un interrogatoire. Nous ressentîmes alors que tout espoir était perdu ; à nouveau nous nous sentions vidés et on se préparait à la fin.*

*On poussa alors dans notre cellule, sans ménagement, un individu portant l'uniforme kaki de l'organisation Todt : sans ceinturon, vareuse ouverte. Je compris tout de suite la simulation et le montrant discrètement du regard à mes camarades, je leur dis en patois :*

*- Et aro que nous cal cailla... (et maintenant il faut nous taire... – NDLR).*

*C'était un peu lourdaud, cette dernière astuce.*

*Au bout d'une heure environ, le prisonnier présumé, n'y tenant plus, sortit un paquet de cigarettes, oublia de nous inviter, et fuma en aspirant de grandes bouffées.*

*Ça commençait à nous arriver aux tripes, cette odeur de tabac. Le soir, tard, on l'appela et nous ne le revîmes plus.*

*Le 19 août 1944 au matin, toujours enfermés dans les combles, nous entendons clouer des caisses toute la matinée et nous nous demandons ce qui se passe. J'ai supposé tout à coup qu'ils devaient emballer un maximum d'archives afin de les soustraire à la justice imminente.*

*Et voilà qu'en fin d'après-midi, le miracle se produisait : une section de la 3101<sup>ème</sup> compagnie FTP investissait et occupait le siège de la gestapo, nous libérant ainsi que quelques autres patriotes, qui, eux aussi, s'attendaient au pire. Un jeune FTP porteur du brassard du Front National venait d'ouvrir notre geôle. Je le serrai très fort aux deux épaules et nous descendîmes derrière lui tous les escaliers jusqu'au grand péristyle de l'entrée du rez-de-chaussée... Nous étions libres, c'était à peine croyable dans cet hébètement de dernière minute.*

*Le lendemain 20 août, je me joignis aux maquisards de la 3101<sup>ème</sup> compagnie FTP. Je participai avec eux aux derniers combats pour la libération de l'Ariège...*

### **Août 1980 – Jean Henri Pelofy**

**- 29 janvier 1945 :** Rapport de l'inspecteur de la Sûreté, Dubois (source : André Laurens).

*« Le château de Lauquié à Foix a été le siège principal de la gestapo pour le département de l'Ariège. De nombreux patriotes y ont été torturés et fusillés. Pendant la nuit, aux dires des voisins qui se trouvent pourtant à quelque 100 mètres, ce n'était que cris de gens qu'on martyrisait. D'autre part, il n'était pas rare d'entendre la nuit des fusillades dans les vastes jardins, prairies et bois attenants.*

*A la Libération, le 30 août 1944, des fouilles ont eu lieu dans les terrains avoisinants. Elles ont permis de mettre à jour 2 corps de sexe masculin. Ils étaient non identifiables en raison de leur état de décomposition avancée, la mauvaise conservation de leurs vêtements, l'absence d'objets ou de pièces d'identité.*

*Un rapport médical établi par le docteur Lestrade date l'inhumation de 10 à 12 mois. Voici l'une de ses observations « Sur le crâne de l'un d'eux, j'ai pu établir qu'il y avait eu fracture par pénétration d'une balle dans la région de l'occiput ».*

## Les victimes de la gestapo fuxéenne

Cette liste chronologique des victimes de la gestapo fuxéenne – sans doute incomplète – a été établie après consultation des multiples travaux des historiens, chercheurs, étudiants ariègeois, concernant la période de l'occupation allemande de novembre 1942 à août 1944 – et aussi grâce aux nombreux témoignages d'anciens résistants, de déportés, de leurs familles.

Cette liste ne concerne pas, sauf exception, les arrestations opérées par la gestapo couserannaise, elles aussi très nombreuses, qui mériteraient aussi une étude approfondie.

Les opérations militaires allemandes contre la Résistance étaient dirigées par des officiers de la Wehrmacht ; mais la gestapo y joua souvent son propre rôle. A ce sujet, un paragraphe extrait du rapport sur les crimes commis dans le département de l'Ariège par la gestapo (rapport de la commission départementale des crimes de guerre, avril 1945, côte 5W108 aux archives départementales) est significatif : « La gestapo est à l'origine de presque tous les crimes commis dans le département à l'exception des expéditions organisées par le commandement allemand les 9, 10 et 11 juin contre les différents maquis – et des combats qui eurent lieu à la Libération contre les troupes en retraite. »

Par ailleurs, les exactions de l'occupant n'auraient pas été aussi terriblement efficaces sans l'aide des miliciens et de leurs indicateurs, bien insérés dans la population. « Sans la milice, les Allemands n'auraient pas pu faire grand-chose » affirment les témoins interrogés.

- **début avril 1943 - Ax-les-Thermes** : Nombreux furent les antifascistes polonais, militaires ou civils, réfugiés en Ariège, notamment à Ax-les-Thermes. Deux d'entre eux, accusés de favoriser l'évasion de ressortissants polonais et de propagande anti-allemande, sont arrêtés au début avril 1943 par des agents de la gestapo et déportés : Waclaw Kulikowski et Josef Piotrowski.

- **septembre 1943 - Varilhes** : Le 9ème et dernier passage organisé par Jean Bénazet (Piston) le 13 juin 1943 dans le secteur d'Aulus, a échoué. Le maquis du Port-Ezès, dont Jean était un des responsables, est pris le 9 septembre. A juste titre, Piston craint d'avoir été identifié comme passeur.

Jean Fauré, boulanger à Varilhes, se souvient de cet épisode qui aurait pu être dramatique :

*« Une traction-avant s'arrête au milieu de la route, à quelques pas du garage de Bénazet. Un homme avec un pardessus noir en descend, laissant le moteur en marche. Il entre au garage :*

*- Monsieur Bénazet est là ?*

*Avec Alexandre, son ouvrier, nous avons tout de suite compris ses intentions :*

*- Non, il n'est pas là.*

*Le type, sans doute de la gestapo, est aussitôt ressorti et a redémarré. Si Jean était descendu de l'étage où il se trouvait, il aurait sans doute été abattu dans l'escalier. »*

André Bénazet, fils de Jean (15 ans en 1943) se souvient : « Mon père continua ses activités de mécano et de taxi pendant l'été 1943. Mais, dès le 10 septembre, au lendemain de la prise du maquis du Port-Ezès, mes parents, mon cousin Robert et moi-même sommes

allés dormir à la boulangerie Mora et Baldellou, face à la mairie. Nous avons constaté qu'une traction-avant noire de la gestapo venait chaque soir stationner plusieurs heures place Saint-Michel, tout près du garage : nous étions surveillés.

Le 1<sup>er</sup> octobre, avant le jour, la gestapo investit le quartier et cerne la maison. Ils enfoncent la porte du garage, mais la maison est vide...

Déguisé en ouvrier boulanger avec des sacs de farine, mon père traverse le foirail sans éveiller l'attention des membres de la gestapo et gagne la remise de Baldellou, route de Dalou. Il se cache dans la fosse. Ma mère, déguisée en homme grâce aux vêtements fournis par le tailleur Louis Bonnans, le rejoint peu après.

Quant à mon cousin et moi-même, sur le vélo prêté par Baldellou, et avant que le jour ne pointe, nous quittons aussi la boulangerie pour nous réfugier dans une ferme de Saint-Bauzeil.

Pour une fois la gestapo était en échec...

265 Série S  
PRÉFECTURE DE LA HAUTE-GARONNE  
CARTE D'IDENTITÉ

Empreintes digitales :

Signature du Titulaire : *Lebrun*

Nom LEBRUN  
Prénoms Joséph Jean  
Né le 14 Juin 1900  
à Toulouse  
Département Tarn-et-Garonne  
Profession Mécanicien  
Domicile TOULOUSE  
55 Rue de la République

A Toulouse, le 12 JUIN 1943 194

Signalement :  
Taille : 1.75  
Cheveux : châtain Forme générale du visage : ovale  
Moustache : chât. Teint : mât  
Yeux : gris  
Signes particuliers :

PRÉFET :  
Constaté de l'écriture : DA  
FRANCS

Fin 1943, Jean Bénézet identifié par la gestapo, prend un autre nom : LEBRUN pourra ainsi participer à la résistance Fer toulousaine.

- **20 octobre 1943 – Arignac** : Anna Baby et sa fille Léonie Boher hébergent dans leur maison d'Arignac (près de Tarascon) passeurs et candidats à l'évasion. Dans la nuit, un détachement allemand arrivé en camion, guidé par la gestapo, encercle la maison. Trois jeunes qui s'apprêtaient à passer la frontière sont arrêtés. Anna Baby, 52 ans, est rouée de coups et la maison pillée. Les deux femmes sont emmenées à la villa Lauquié puis enfermées à la prison de Foix pendant 4 jours. Anna Baby sera déportée, elle ne reviendra pas. Sa fille, enceinte, après avoir accouché, sera libérée en février 1944.

A noter que ce réseau d'évasion a été infiltré par un jeune Sarrois domicilié à Ferrières, Walter Buchmann, interprète à la gestapo de Foix.

- **21 octobre 1943 – Foix** : Deux policiers français ont été nommés à Foix par Vichy, Paul Fournial et Maurice Marty. Paul Fournial, commissaire adjoint dès novembre 1942, est membre du mouvement Combat (chargé des renseignements, de la délivrance de fausses cartes d'identité, il participe aussi à l'organisation de passages en Espagne). Maurice Marty est également engagé dans la Résistance, avec son chef.

Tous les deux sont arrêtés par la gestapo ; André Laurens affirme que ces arrestations sont dues à une volonté de revanche de France Cazamajou, les deux policiers enquêtant sur une affaire d'avortement à laquelle celle-ci a été mêlée.

Paul Fournial et Maurice Marty seront déportés mais reviendront des camps.

- **22 octobre 1943 – Foix** : Arrestation de François Maltrait (voir témoignage page 5).

- **29 octobre 1943 – Vicdessos** : Marcel Barrère Cassagnet, médecin à Vicdessos, mettant à profit la proximité des frontières andorrane et espagnole, s'occupe activement des passages. Dénoncé, il est arrêté par la gestapo et déporté. Sa maison, comme cela sera le plus souvent le cas, sera pillée. Il mourra à Buchenwald.



- **30 octobre 1943 – Bordes-sur-Arize** : Le capitaine Jean Brice de Bary, saint-cyrien, est venu habiter en Ariège, au château de Marveille, après son mariage. Il crée le premier noyau de l'ORA (Organisation de Résistance de l'Armée) de l'Ariège et de la Haute-Garonne. La gestapo l'arrête le 30 octobre ; il est emprisonné à Toulouse et condamné à mort ; à la suite d'interventions, le jugement est cassé. Il est finalement libéré, très malade.

Georges Déjean, qui habite chez ses parents régisseurs au château de Marveille, est contacté en 1942 par Jean Brice de Bary.

« *Je m'occupais du recrutement d'agents, je participais au camouflage des dépôts d'armes et de carburant et j'assurais des liaisons entre Toulouse, Tarbes et Saint-Girons* », précisera-t-il lui-même.



Il sera arrêté en même temps que son cousin René Déjean, membre lui aussi de l'ORA, et tous deux seront déportés. Georges rentrera en mai 1945 mais René sera tué par les SS dans un camp.

Il sera président de l'UNADIF-FNDIR et co-fondateur du musée de la Déportation et de l'Internement de Varilhes.

- **3 novembre 1943 – Pradières** : Jules Feron, médecin belge, a épousé une Française prénommée Blanche. En 1942 ils achètent la ferme de Couchet (commune de Pradières). Ils créent une filière d'évasion belge vers l'Espagne. Blanche convoie les futurs évadés par train jusqu'à Bourg-Madame et Jules leur fait franchir la montagne. Début octobre, ils accueillent le jeune Alsacien Armand Bass, déserteur de la Wehrmacht.

Le couple Feron a établi des liens d'amitié avec des voisins, les époux B. Mais ceux-ci deviendront bientôt des agents appointés par la gestapo et les dénonceront.

Arrêtés, Jules et Blanche Feron ainsi que Armand Bass seront déportés. Seuls reviendront ces deux derniers.

Les dénonciateurs, lourdement condamnés à la Libération (travaux forcés à perpétuité, etc) seront libérés quelques années après.



- **17 novembre 1943 – Camarade** : Un groupe de maquisards du secteur de Rimont, Castelnau-Durban, après diverses opérations dirigées contre l'occupant, s'installe au début novembre dans une ferme abandonnée (commune de Camarade). Ils sont ravitaillés par la population mais repérés par des agents de la gestapo. Avant le jour, le 17 novembre, les Allemands occupent le village et encerclent la ferme. 4 maquisards sont fusillés et/ou brûlés dans l'incendie du bâtiment :

Roger Thèvenin, leur chef, originaire du Jura – Jean Géraud et André Chaubet, nés tous les deux à Toulouse et réfractaires au STO – Moïse Sigler, médecin roumain.

Deux otages sont fusillés : Jean-Marie Gros, du Mas-d'Azil et son domestique de ferme Alberto Fajardo, espagnol.

Le père, Camille Gros, cultivateur, cordonnier et aubergiste, sera déporté ; il rentrera en 1945, mais, brisé par toutes ces épreuves, décèdera en 1948.

- **14 décembre 1943 – Foix et Rieucros** : Les arrestations des responsables des MUR (Mouvements Unis de Résistance).



Irénée Cros, dès 1941, fait partie de l'Armée Secrète du groupe Froment du colonel Costedoat. En 1942 il est choisi comme chef départemental du mouvement Combat puis, en 1943, des MUR. A la suite de la trahison d'un responsable régional des services de renseignements des MUR, de nombreux résistants sont arrêtés dans toute la région. Vers 2 heures du matin, à Foix, la gestapo se rend chez Irénée Cros, enfonce la porte. Mais il a eu le temps de brûler des archives, sauvant ainsi d'autres résistants. Le chef du détachement, Kottek, le tue d'une balle dans la nuque.

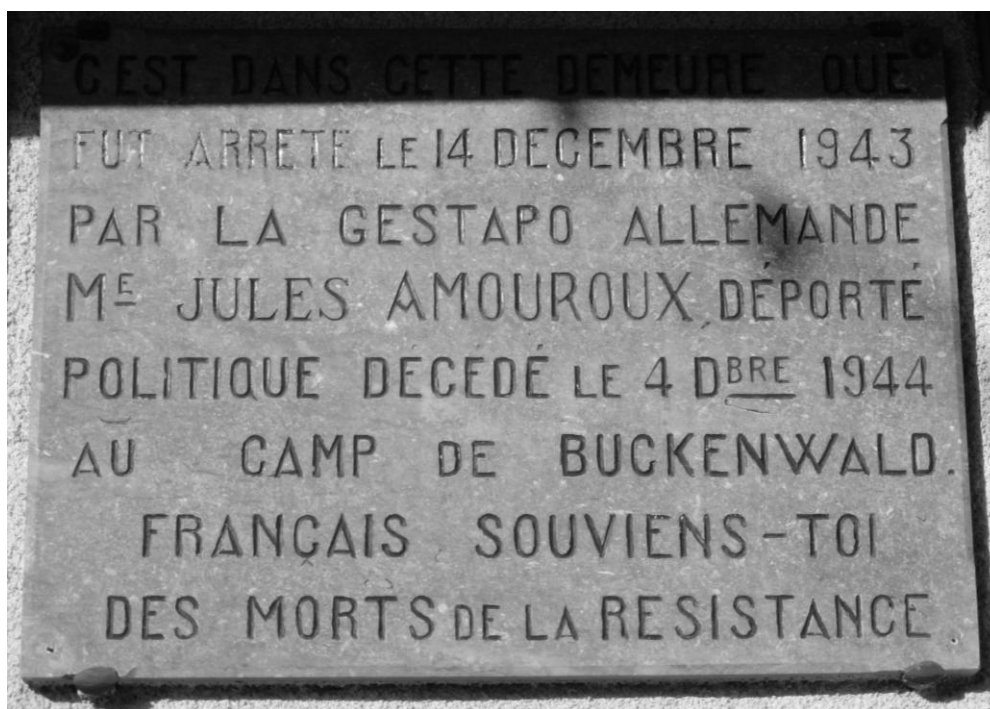
Ernest Gouazé, assureur à Foix, également membre du mouvement Combat, s'occupe spécialement des passages à travers la frontière. Arrêté en même temps qu'Irénée Cros, il sera déporté. Il rentrera de déportation (voir témoignage page 6).

David Lautier, né à Arles, professeur au lycée de Foix, subira le même sort. Lui aussi rentrera de déportation.



D'autres responsables des MUR parviendront à échapper à la gestapo : Jean Durroux et Marcel Dupuy (également professeurs au lycée) – Gabriel Deltrull, juge à Ax-les-Thermes – Louis Destrem de Vernajoul.

Jules Amouroux de Rieucros, membre du même mouvement, sera également arrêté. A noter que c'est l'hôtelier Jean L., membre du PPF (Parti Populaire Français) qui orienta la gestapo vers la résidence familiale de Jules Amouroux. La police allemande ne l'avait pas trouvé à son domicile appaméen de la rue du Rempart du Touronc.



- **28 décembre 1943 – Pamiers** : Militaire d'origine lorraine, Philippe Constant, résistant dès la première heure, forme avec Georges Costedoat, la branche ariégeoise de l'Armée Secrète du groupe Froment dont il devient le responsable pour Pamiers. Il coopère avec Henri Cazalé du mouvement Franc-Tireur et Louis Destrem de l'A.S. Arrêté le 28 décembre 1943, il est déporté sans retour.

- **4 janvier 1944** : Arrestations à Mirepoix d'Auguste Saint-Félix et de son fils Jean (voir témoignage page 7).

- **12 janvier 1944 – Vernajoul** : La gestapo, ayant localisé le domicile de Louis Destrem, intervient en pleine nuit ; son épouse Germaine tergiverse et gagne du temps, ce qui permet à Louis de s'échapper. Furieux, les Allemands l'arrêtent ; elle est interrogée et battue à Lauquié. Elle sera déportée. L'attestation de sa compagne de déportation, Yvonne Curvale, précise :



*« J'ai connu Mme Destrem à la prison Saint-Michel ; elle venait de la prison de Foix où elle avait été battue et maltraitée. En cellule avec elle, j'ai pu constater qu'elle portait sur son visage et son corps, les traces de coups de poing et de matraque donnés par la gestapo de Foix. »*

Deux autres camarades de déportation, Marie Roques de Pamiers et Arici Sutra du Port, confirment ces propos.

Germaine Destrem reviendra de Ravensbruck.

Le même jour, la gestapo arrête également Maurice Parouffe de la ferme du Bosc, l'accusant d'avoir hébergé Louis Destrem. Ce père de trois enfants en bas âge sera déporté sans retour.

- **fin janvier 1944** : Arrestation à Mirepoix d'André Gaucher (voir témoignage page 10).

- **20 janvier 1944 – Varilhes** : Arrestations de 9 personnes : Antonia et François Carretier, Aristide Fauré, Augustine Fauré, Joseph Gardel, Clément Parent, Albanie et Paul Rumeau, Louis Sabatier (voir témoignages pages 8 et 9).



Ceux qui ne sont pas revenus  
des camps de déportation

- **2 février 1944 – Varilhes** : 9 nouvelles arrestations : Angèle Bergé, Paul Campourcy, Marcelin Celma, Alexandre Gardel, Baptiste Gouzy et son fils René, Jean-Gabriel Hillat, François-Clément Palmade, Louis Siret (voir témoignages pages 8 et 9).

Dans cette localité de 1400 habitants, Louis Siret, socialiste, est réélu plusieurs fois à la tête d'une municipalité d'union de la gauche, contre le candidat de droite, Louis Fauré ; en 1940, cette municipalité est révoquée par Vichy qui nomme à sa place Louis Fauré ; et celui-ci deviendra en 1943, le chef de la milice locale.

Au total, ce sont donc 18 personnes qui sont arrêtées par la gestapo sur les indications des miliciens locaux. Parmi eux, 14 hommes et 4 femmes, tous connus comme étant de gauche ; certains sont aussi résistants. Les arrestations sont accompagnées de violences verbales et physiques, de pillages, de vols. Enfermés à Lauquié, certains sont frappés et torturés. Tous seront déportés.

En 1945, seuls rentreront deux hommes (Joseph Gardel et René Gouzy) et trois femmes (Antonia Carretier, Augustine Fauré et Albanie Rumeau).

[Source : *Et un train noir les emporta*, de Suzel Nadouze]



- **10 février 1944 – Foix** : Noël Peyrevidal, ingénieur du service vicinal, militant SFIO, est un soutien actif dès 1936 des Républicains espagnols. Il est arrêté une première fois le 31 août 1941, et condamné à deux ans de prison pour distribution de tracts anti-vichystes. Après sa libération, il crée une filière très active de passages vers l'Espagne, notamment de pilotes anglais abattus par la DCA allemande.

Quand il est arrêté par la gestapo le 10 février, il vient de diriger vers la frontière un important convoi. Condamné à la déportation, il fait partie du Train Fantôme qui fera une halte à Bordeaux où il sera enfermé dans la synagogue. Il est fusillé en même temps que 9 autres otages au camp de Souge le 1<sup>er</sup> août.



- **12 février 1944 – Foix** : Jean-Guy de Noyers est né à Mauléon (Hautes-Pyrénées). Mobilisé en 1939, fait prisonnier, il est rapatrié sanitaire en été 1941. De retour à Mauléon, il participe aux passages en Espagne d'aviateurs alliés.

En octobre 1943, le voici à Foix comme secrétaire social de la maison du prisonnier de l'Ariège. Mais la gestapo, bien renseignée sur son activité de résistant, l'arrête le 12 février. Il passe par la prison Saint-Michel puis c'est Compiègne où il retrouve les Varilhois, René Gouzy, Louis Siret et Clément Palmade.

Déporté comme eux, il reviendra du sinistre camp de Belsen.



- **février 1944 – Lavelanet** : Joseph et Pilar Galvan, d'origine espagnole, tiennent un hôtel-restaurant à Lavelanet où ils accueillent leurs compatriotes lors de la Retirada, puis des Juifs pourchassés par les nazis et Vichy. En 1942-1943, leur établissement est un relais pour les passages en Espagne (notamment par le réseau Françoise).

Suite à des imprudences ou à une dénonciation, la gestapo arrête Joseph ; il est battu pour lui faire avouer son rôle dans la Résistance ; mais il ne parlera pas. Déporté à Mauthausen, il ne reviendra pas. Son épouse, brisée par toutes ces épreuves, mourra en 1953. Joseph et Pilar étaient les parents de Claire, épouse de René Burg, tous les deux bien connus dans les milieux de la Résistance.

René Burg et Claire Galvan à Lavelanet en 1939.

A l'arrière plan, Jean-Joseph Galvan

- **24 février 1944 – Pamiers** : Henri Cazalé, instituteur dans cette ville, militant socialiste, responsable de Franc Tireur et chef départemental de France au Combat, est arrêté en présence de sa femme et de ses deux enfants.

- C'est la police allemande ! dira celle-ci à son mari.

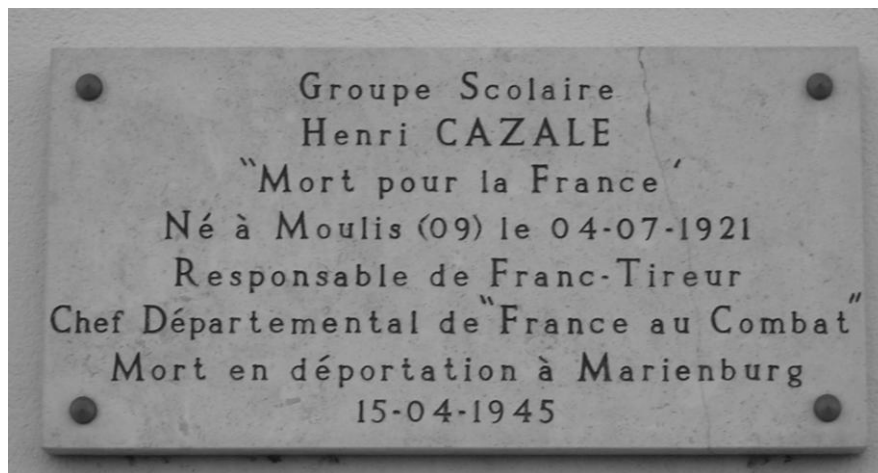
Les deux policiers fouillent l'appartement et se font remettre une somme d'argent.

A Lauquié, H. Cazalé est battu ainsi que l'a affirmé plus tard son camarade Saint-Alary de Saint-Girons, arrêté en même temps que lui.

H. Cazalé sera déporté et assassiné le 15 avril 1945 par les S.S qui fuyaient avec leurs prisonniers devant l'avance des troupes soviétiques en Saxe.

« A la mémoire de mon père, qui eut le courage de ses opinions et en mourut » (en première page du livre « La bataille du Miquélet » écrit par son fils Henri Robert Cazalé).

Un groupe scolaire de Pamiers porte son nom.



En même temps qu'Henri Cazalé fut arrêté à Pamiers le capitaine en retraite Louis Joubin, membre de l'A.S ; lui aussi sera déporté. Il mourra quelques années après son retour. Une rue de Pamiers porte son nom.

- **28 février – Foix** : La gestapo arrête et déporte les époux Leblanc, propriétaires d'un hôtel-restaurant rue du Pont, qui servait depuis longtemps de relais pour les passages en Espagne. Elle pille l'hôtel (la milice achèvera le pillage en juin quand les miliciens en danger dans les localités du département furent regroupés à Foix au Champ-de-Mars).

Les époux Leblanc reviendront de déportation, mais des candidats au passage arrêtés en même temps qu'eux mourront dans les camps.

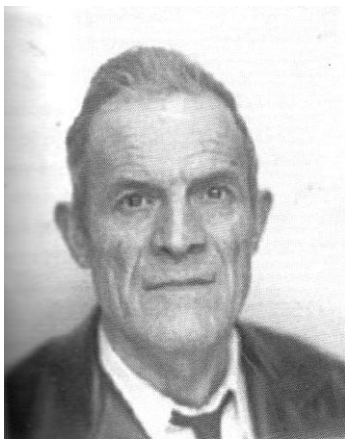
- **11 mars 1944 – Saint-Martin-de-Caralp** : Deux Espagnols, Richard Cifuentes et Antonio Sigiran, soupçonnés de travailler pour la Résistance, sont arrêtés dans un hôtel de Foix et conduits au col del Bouich par des agents de la gestapo. Ils auraient essayé de s'enfuir et sont abattus.

- **20 mars 1944 – Vernajoul** : La gestapo revient dans ce village pour arrêter deux habitants soupçonnés eux aussi d'avoir aidé Louis Destrem : Raphaël Estèbe, 61 ans et Jean Ayrivié, 65 ans.

Tous les deux, emmenés à Lauquié sont brutalisés. Raphaël Estèbe, tombé malade et hospitalisé, est finalement libéré. Jean Ayrivié, sera déporté et mourra dans les camps.

Ces arrestations à Vernajoul prouvent l'acharnement de la gestapo à la recherche de Louis Destrem ; ici encore elle opère après des dénonciations. La principale dénonciatrice, Aloïse O., sera condamnée en 1945 à 15 ans de travaux forcés, bientôt commués en une peine de réclusion... et elle sera libérée dès 1950.

- **9 avril 1944 – Varilhes** : Arturo Garcia, d'origine espagnole, combat dans les rangs de l'armée républicaine. En 1939, c'est la Retirada. Il est interné dans divers camps. Libéré, le voici en 1943 ouvrier agricole à Laborie (commune de Varilhes).



Contacté par Jean Bénazet, chef de groupe des Corps Francs du mouvement Combat, il assure des liaisons avec les guerilleros du secteur de Pamiers-Varilhes. Jean Bénazet précise :

*« Mais la gestapo veille : dénoncé par les miliciens, arrêté, emmené à la villa Lauquié, tristement célèbre par l'usage qu'en firent les SS, il sera soumis à la torture. Transféré à la prison Saint-Michel de Toulouse, incarcéré ensuite à Compiègne, il subit avec courage le dur calvaire de la déportation. »*

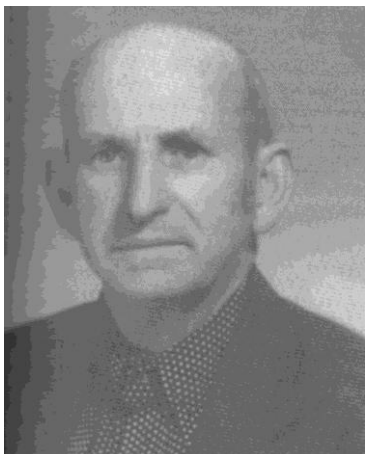
**Arturo Garcia rentrera des camps.**



- **9 avril 1944 – Foix** : François Augé, né à Sem, peintre à Foix, fréquente les milieux de la Résistance. Ce 9 avril, au Café du Rocher, il parle contre les Allemands. A la table voisine se trouve Walter Buchmann qui comprend le français. François Augé sera arrêté peu après et déporté à Mauthausen puis à Gusen où il sera fusillé.

- **26 avril 1944 – Saint-Paul-de-Jarrat et Freychenet** : Robert Elouard possède une exploitation forestière à Laurens (hameau de la commune de Freychenet) ; il y accueille des guerilleros et leur sert ainsi de couverture.

Jean Dubié est hôtelier-restaurateur à la Charmille (commune de Saint-Paul-de-Jarrat). Résistant dès 1943, il héberge et nourrit passeurs, candidats au passage, réfractaires au STO.



Trois bûcherons guerilleros (parmi d'autres) assurent les liaisons entre candidats au passage et passeurs dans la Haute-Ariège. Ce sont Antonio Garcia Santos (photo ci-contre), Felipe Espino et José Duro.

Les cinq hommes, arrêtés le même jour par la gestapo bien renseignée, sont emmenés à Lauquié, interrogés, battus, puis déportés.

Robert Elouard mourra en déportation, les quatre autres rentreront, mais José Duro décèdera un mois après son retour.



- **mi-avril 1944 – Montoulieu** : Casimir Barre (photo ci-contre), instituteur et secrétaire de mairie de ce village, fournit papiers et cartes d'alimentation aux réfractaires cachés dans les bois et les granges du Prat d'Albis. En contact avec l'A.S et les passeurs espagnols ou français, il cache des fugitifs en attente de passages.

Dénoncé, ainsi que son ami Victor Denjean, tous les deux seront déportés et mourront dans les camps.

- **27 avril 1944 – Manses** : Albert Vidal, maire de cette commune et exploitant forestier, procure de fausses cartes d'identité et des tickets d'alimentation aux nombreux clandestins français et espagnols qui travaillent dans la forêt. Suite à une dénonciation, la gestapo l'arrête, fouille sa maison, le frappe violemment. Il est emmené.

2 jours plus tard, son cadavre est retrouvé non loin de Manses, au bord de l'Hers.

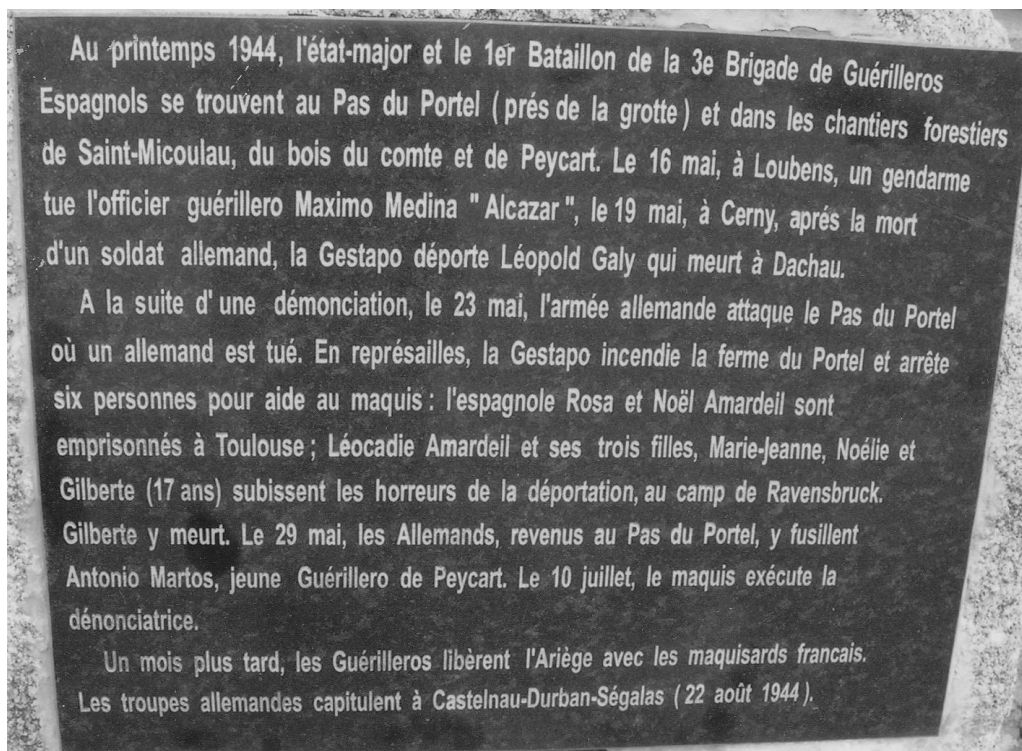


- **19 mai 1944 – Baulou** : Après la mort d'un soldat allemand, la gestapo arrête en représailles Léopold Galy à Serny (commune de Baulou) qui gardait ses vaches près de la route. Il mourra à Dachau.

- **23 mai 1944 – Loubens** : La chaîne du Plantaurel, très boisée, est devenue une terre de refuge et de travail pour de nombreux républicains espagnols ; sous couverture du bûcheronnage et de fabrication de charbon de bois, des groupes de guerilleros se sont installés dans des cabanes ou dans de vieilles fermes dès 1942. Des paysans du voisinage leur viennent en aide sous différentes formes. A la suite d'une dénonciation, l'armée allemande monte au col du Portel (commune de Loubens) le 23 mai pour surprendre des guerilleros qui s'abritent dans une vieille maison. Un chef guerillero, Alfonso Soto, tire et tue un Allemand.

En représailles, les militaires allemands et la gestapo incendient les bâtiments et arrêtent six personnes : Noël Amardeil, son épouse Léocadie, leurs trois filles Marie-Jeanne, Noélie et Gilberte (17 ans) et une Espagnole, Rosa. Noël et Rosa seront emprisonnés jusqu'à la Libération.

Léocadie et les 3 filles seront déportées à Ravensbruck où Gilberte ne survivra pas.



- **24 mai 1944 – Gudas** : C'est la milice, qui, ce 24 mai, capture à la ferme d'Archelles une quinzaine d'hommes, espagnols ou juifs, hébergés là avant d'être convoyés jusqu'à la frontière. Un détachement de miliciens investit ensuite le hameau de Peny où vit la famille Beleta. Jaime et Elvire accueillent des guerilleros et des candidats au passage dont Jaime assure le convoyage. Leur fille Marie et leur nièce Conchita Grangé servent de « boîte à lettres » et d'agents de liaison. Echanges de coups de feu entre passeurs espagnols et milice : un chef milicien est tué et Jésus Rios, un chef guerillero est mortellement blessé.

Les trois femmes sont emmenées au lycée de Foix, puis enfermées à la prison. La gestapo prend le relais de la milice (voir témoignage pages 12 et 13).

- **29 mai 1944 – Loubens** : Allemands, milice et gestapo multiplient depuis des mois les actions de représailles pour dissuader la population d'aider la Résistance. C'est ainsi que le 29 mai, le jeune Antonio Martos, 19 ans, est fusillé au col du Portel par les Allemands. Il a été arrêté quelques jours auparavant à la ferme Peycart (commune de Baulou) qui est le siège de la JSU (Juventud Socialista Unificada).

- **2 juin 1944 – Foix** : Francisco Torrentis-Prusi, réfugié espagnol, travaille comme bûcheron à la S.E.F.A (Société d'Exploitation Forestière de l'Ariège) dont le siège est à Foix. Les dirigeants de cette société sont des habitués de la Barbacane que fréquentent aussi les chefs de la gestapo. Celle-ci arrête et déporte Francisco pour faits de résistance.

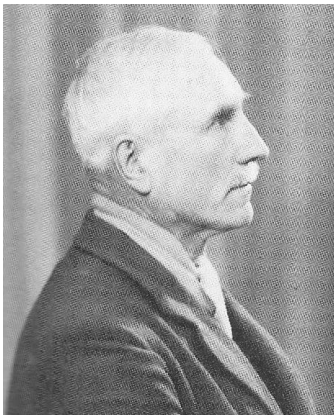
- **11 juin 1944 – Foix, Ax-les-Thermes et Saint-Girons** : Dans toute la France, en ce début du mois de juin, les Allemands prennent des otages ; ce sont souvent des notables et des fonctionnaires soupçonnés d'aider la Résistance.

A Foix, sont arrêtés le commandant de gendarmerie Léon Barras ; le commissaire de police principal René Faucon ; à Ax, le maire Albert Durandeu (qui a beaucoup aidé les Polonais antifascistes réfugiés dans la Haute-Ariège et contribué aux passages) ; à Saint-Girons, le secrétaire général de la sous-préfecture, Henri Poujol et le principal du collège, Abel Laflaquère.

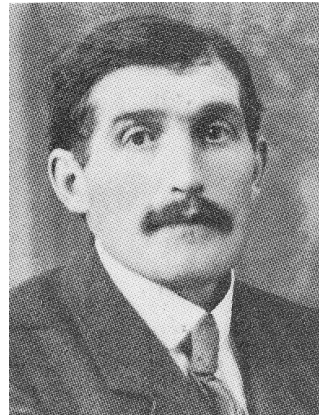
Tous sont déportés mais survivront.

- **13 juin 1944 – Le Merviel** : Le 9 juin a eu lieu le 1<sup>er</sup> grand affrontement en Ariège entre les forces de l'occupant d'une part, FTP et guerilleros d'autre part.

Le 11 juin, retour des Allemands qui détruisent le moulin d'Embayourt, siège du maquis FTP.



Théophile Charry



Cyprien Rouch

Le 13 juin, une forte colonne d'Allemands accompagnée de miliciens (dont Camille R. devenu agent de la gestapo), de gestapistes (notamment Walter Buchmann et Grossle) encerclent le village du Merviel et le hameau de Sainte-Croix. Ils y répandent la terreur. Le cafetier Cyprien Rouch est roué de coups et assassiné dans sa maison incendiée. Théophile Charry est violemment battu, conduit dans une cabane et mitraillé. Des otages sont emmenés à Foix puis libérés, sauf l'Andorran Antoine Pons qui mourra en déportation.



- **15 juin 1944 – Rieucros** : Témoignage de Juliette Giret en page 14.

- **15 juin 1944 – Surba** : La famille Rousseau (dont le père Henri et le fils Michel, 19 ans) est réfugiée à Surba. La gestapo arrête Henri et Michel soupçonnés d'actions anti-allemandes. Ils seront déportés, seul le père rentrera.

- **15 juin 1944 – Montgailhard** : Témoignage de Pierre Sicre, voir pages 14 et 15.

- **16 juin 1944 – Saint-Jean-de-Verges** : La gestapo arrête André Grèzes, contrôleur des PTT, ancien membre de l'équipe de parachutage d'armes de Rieucros. Déporté, il reviendra.

- **17 juin – Foix** : Robert Borios, originaire de Toulouse, est inspecteur de police à Foix. Résistant de la première heure, il fait partie de l'ORA. Se déplaçant souvent à Toulouse, il assure la liaison avec la Résistance ariègeoise. Il fournit des pièces d'identité aux réfractaires qui veulent passer la frontière.

Dénoncé, il est arrêté par la gestapo le 17 juin. Il refuse de livrer les noms de ses camarades ; il est condamné à la déportation. Embarqué le 3 juillet dans le Train Fantôme, il est finalement fusillé à Souge le 1<sup>er</sup> août.

- **17 juin – Pamiers et Verniolle** : Arrestation à Pamiers de l'ancien maire, le docteur Rambaud, par le gestapiste Pierre Jacques (ou Ajacques). Celui-ci est un Bordelais d'origine espagnole, ancien chef de la gestapo à Perpignan. Joseph Rambaud est exhibé dans la ville en auto avant d'être déporté à Buchenwald où il succombera.

Le maire de Verniolle, Henri Calmon, arrêté le même jour, sera emprisonné jusqu'à la Libération.

- **18 juin 1944 – Tarascon** : Le docteur Jules Rousse, responsable de l'AS pour la Haute-Ariège, participe à l'organisation de passages (notamment avec les réseaux Bourgogne et Françoise). Son activité de médecin lui permet un accès facilité aux zones frontalières de montagne. Il échappe à la gestapo venue l'arrêter le 18 juin. Il passe lui-même la frontière peu après.



Plaque située 6, avenue de Foix

- **18 et 19 juin 1944 – Pailhès et Pamiers** : Milice et gestapo arrêtent à Pailhès Paul Strauss, juif alsacien réfugié au village, puis pillent sa maison. Il avait été identifié par le chef de la milice du Mas-d'Azil. Encore un exemple de la collaboration entre gestapo et milice.

Le gestapiste Pierre Jacques (ou Ajacques) participe à l'arrestation à Pamiers de trois résistants : Aimé Balussou (père de Pierre, responsable MUR à Lyon) ; Louis Jalabert (ouvrier antifasciste à l'usine) ; Marie Palmade (épouse d'un responsable de l'AS).

Puis, les gestapistes viennent arrêter, route de Foix, un résistant infirme, Joseph Maurette ; celui-ci se défend, tire, et tue Pierre Jacques. Miliciens et gestapistes mitraillent et incendient la maison de Joseph Maurette qui s'est suicidé.



Plaque située à Verniolle,  
route de Saint-Félix-de-Rieutort

Les prisonniers sont emmenés à Lauquié où ils sont interrogés. Marie Palmade est relâchée, la gestapo espérant, en la faisant suivre, arrêter son mari.

Aimé Balussou, Louis Jalabert, Paul Strauss sont fusillés à Verniolle, près du château de Fiches.

- **26 juin 1944 – Mijanès** : Une famille juive, les Goldblum, s'était réfugiée dans ce village de Quérigut. La gestapo arrête le fils ; son vieux père veut prendre sa place ; tous les deux sont emmenés, et déportés sans retour.

A peu près à la même date, Alphonse Galy, 23 ans, est fusillé par les Allemands.



- **27 juin 1944 – Foix** : A la suite de distribution de tracts, cinq ouvriers travaillant dans l'usine du chef départemental de la milice à Moulinéry, sont arrêtés par la gestapo : trois Français, Georges Dedieu et Roland Soubrié (des jeunes communistes), Ferdinand Bonnel (militant socialiste) ; un Hollandais, Edouard Wimpert ; un Roumain, Israël Micinic.

Tous les cinq sont déportés, Roland Soubrié (photo ci-contre) et Israël Micinic ne reviendront pas.

- **29 juin 1944 – Arvigna** : Nouvelle tragédie dans la vallée du Douctouyre : traumatisé par le débarquement du 6 juin, un admirateur d'Hitler habitant à Mirepoix, propriétaire à Arvigna, écrit une lettre à la gestapo de Toulouse pour demander une expédition contre ce village « infesté de terroristes ».



Jean Naudy



Antoine Naudy



François Soler

Les miliciens conduisent eux-mêmes les soldats allemands et des agents de la gestapo. L'un d'eux oriente les représailles contre la famille Naudy, dont deux fils sont dans la résistance FTP. Le village est encerclé, terrorisé. Jean Naudy, son fils Antoine et le domestique François Soler sont fusillés et jetés dans l'incendie de la grange. Des otages, dont des enfants, sont alignés contre un talus, fusil-mitrailleur braqué. La maison est pillée de fond en comble, un énorme butin chargé sur des camions.

Augustin Arigni, mari de l'institutrice, est emmené à Lauquié où il est torturé puis emprisonné à Saint-Michel jusqu'à la Libération.

- **29 juin 1944 – Ferrières** : La famille Buchmann, originaire de la Sarre, s'est installée en Ariège vers 1935. Le fils, Walter, scolarisé et bien intégré à la population, accepte pourtant au début de 1943 de devenir agent de la gestapo. Il vit à Ferrières, en bons termes avec un voisin, Léonard Arnaud, qui a participé à des beuveries avec les Allemands. Persuadée que Léonard Arnaud pourrait avoir entendu bien des choses, la gestapo décide de l'éliminer. Walter Buchmann se charge du meurtre en pleine nuit.

- **1<sup>er</sup> juillet – Rimont** : Suite à une embuscade tendue par la Résistance, un véhicule allemand saute sur une mine placée sur la chaussée. Un Allemand est tué, un autre blessé. En représailles, quatre habitants de Rimont sont arrêtés par la gestapo et torturés à Lauquié. Ils seront relâchés quelques jours après.

- **4 juillet 1944 – Mas-d'Azil** : La gestapo et des membres du PPF de Saint-Girons arrêtent cinq résistants : le docteur André Saint-Paul ; François Huc, charpentier ; Emmanuel Armissens, ferblantier ; André Jacquot, bûcheron ; et un inconnu qui habitait chez celui-ci. Ils sont victimes d'une lettre de dénonciation.

Le docteur Saint-Paul, résistant de longue date à Toulouse puis au Mas-d'Azil, doit subir pendant trois semaines, de la part de ses bourreaux, un simulacre d'exécution pour le faire avouer ; en vain.

Témoignage de François Huc (A.D. : 5W110) : « Emmené à Saint-Girons, j'ai été maltraité et battu par les membres du PPF pendant trois semaines, jusqu'au 22 juillet, où nous avons été libérés ».



8 octobre 2013 : le collège du Mas-d'Azil porte désormais le nom d'un grand résistant

- **5 juillet 1944 – Pamiers** : Témoignage de Léon Castel, voir page 15.

- **7 juillet 1944 – Trémoulet** : Le lieutenant Doumenc (responsable de l'ORA pour la Basse-Ariège) échappe aux policiers venus l'arrêter. Il se réfugie chez un de ses adjoints, Emile Saint-Martin, instituteur à Escosse.

- **7 juillet 1944 – Foix** : François Gabarre, membre lui-aussi de l'ORA, rendu méfiant par les arrestations précédentes dans le département, a eu le temps de faire disparaître tous les documents compromettants de l'organisation. Lors de son arrestation par la gestapo le 7 juillet, il nie toute participation à la Résistance.

« *Je suis resté attaché deux jours et deux nuits à un radiateur de la villa Lauquié* », dira-t-il plus tard.

Incarcé à la prison Saint-Michel, il retrouvera la liberté le 19 août, après la libération de Toulouse.

En mai 1945, il a témoigné au procès de Robert V., soupçonné d'avoir livré tout le réseau de l'ORA. Robert V. sera condamné à mort par la cour de justice de l'Ariège ; mais sa peine sera vite commuée en travaux forcés à perpétuité ; puis, par le jeu de nouvelles commutations et de remises de peines successives, il sera libéré en 1952... avec interdiction de résidence dans l'Ariège et la Haute-Garonne (sources : récents travaux d'André Laurens)

- **13 juillet 1944 – Vernajoul** : Paul Reverdy, cheminot communiste, passeur pour divers réseaux, est arrêté, emprisonné à Foix, puis à Saint-Michel. Il retrouvera la liberté à la libération de Toulouse.



- **15 juillet 1944 – Cadarcet** : Quatre policiers allemands se présentent à six heures du matin au domicile de la famille Amardeilh, dans le hameau de Serre-de-Cor ; ils sont conduits par le chef de la milice de la Bastide-de-Sérou. Bernard Amardeilh, 68 ans, accusé d'héberger des maquisards, est violemment frappé puis fusillé contre le mur de sa grange. A noter que Marie Vergé, leur voisine, avait déjà été arrêtée le 4 mai ; elle mourra en déportation.

Une stèle commémorative  
au milieu des bois et des prés...

- **24 juillet 1944 – Pamiers** : L'inspecteur Tournier, responsable des résistants de la police de Pamiers, est arrêté par la gestapo aidée de la milice. Sa femme est également arrêtée et torturée.

- **4-5 août 1944 – Foix** : Témoignage de Jean Pelofy, voir pages 16 et 17.

## L'ETROITE COLLABORATION ENTRE LA MILICE ET L'OCCUPANT NAZI

Parmi cette longue liste des arrestations et crimes commis par la gestapo fuxéenne, certains sont significatifs de l'étroite collaboration avec l'occupant préconisée par le chef de l'Etat français, Philippe Pétain, à Montoire, le 30 octobre 1940.

Dans son livre, « L'Ariège des collabos – 1940-1945 », l'historien André Laurens développe trois exemples marquants de cette collaboration.

### **- L'attaque du maquis du Port-Ezès le 9 septembre 1943 (page 209) :**

Début août, Georges Tarbouriech, chef du maquis de Port-Ezès, près de Massat, accueille celui qu'il considère comme un camarade de combat de mai-juin 1940, Maurice G. ; en réalité celui-ci est un milicien, qui s'infiltré ainsi dans le maquis.

Début septembre, deux agents de la gestapo, R. et Th., infiltrèrent à leur tour ce maquis, se faisant passer pour des candidats à l'évasion vers l'Espagne.

Le 9 septembre 1943, environ 50 hommes de la Feldgendarmerie de Foix investissent le village du Port, attaquent le maquis d'Ezès, tuent une femme (Marie Loubet) et arrêtent 22 personnes, ce jour même ou les jours suivants ; beaucoup seront déportés.

Dans un rapport, le préfet ariégeois aux ordres de Vichy, Monzat, se félicite de cette opération : « *La police allemande a procédé à 22 arrestations dans la commune du Port. Il s'agissait d'une bande en voie d'organisation dont le rôle devait consister, en cas de débarquement anglo-américain, à commencer une action contre les éléments de l'armée d'occupation (A.D. : cote 5W52).*

La gestapo de Toulouse prend l'affaire en main et un tribunal militaire allemand condamne les chefs du maquis à la peine de mort le 6 décembre 1943 (peine non exécutée).

### **- Une collusion ouverte entre gestapo et milice (page 228) :**

En ce printemps 1944, la collusion entre les chefs de la milice et les hommes qui dirigeaient la gestapo de Foix, était en tout cas totale et voyante :

« *Dans notre bureau venaient souvent des membres de la gestapo, j'ai connu Sticher...* » dira une milicienne employée au siège départemental.

En sens inverse, Gaston B., chauffeur de la gestapo, témoigne :

« *A Lauquié venaient Félix D., Charles B., Camille R., Joseph de H.* » (Félix D. étant un secrétaire de la milice).

Un autre chauffeur français de la gestapo, parlant du prêtre milicien Raphaël Baurès, tortionnaire bien connu, déclare de son côté :

« *Il donnait l'impression d'être connu et écouté à Lauquié, car à la gestapo n'y entrait qui voulait.* »

### **- Les arrestations à Varilhes du 20 janvier et du 2 février 1944 (page 233) :**

Dans la nuit du 3 au 4 janvier 1944, des explosions endommagent trois maisons de Varilhes : celle du président de la délégation spéciale Louis Fauré et celles de deux de ses amis politiques, tous les trois membres de la milice locale. Dès le lendemain, Robert P., chef de la milice ariégeoise, est sur place accompagné de policiers allemands.

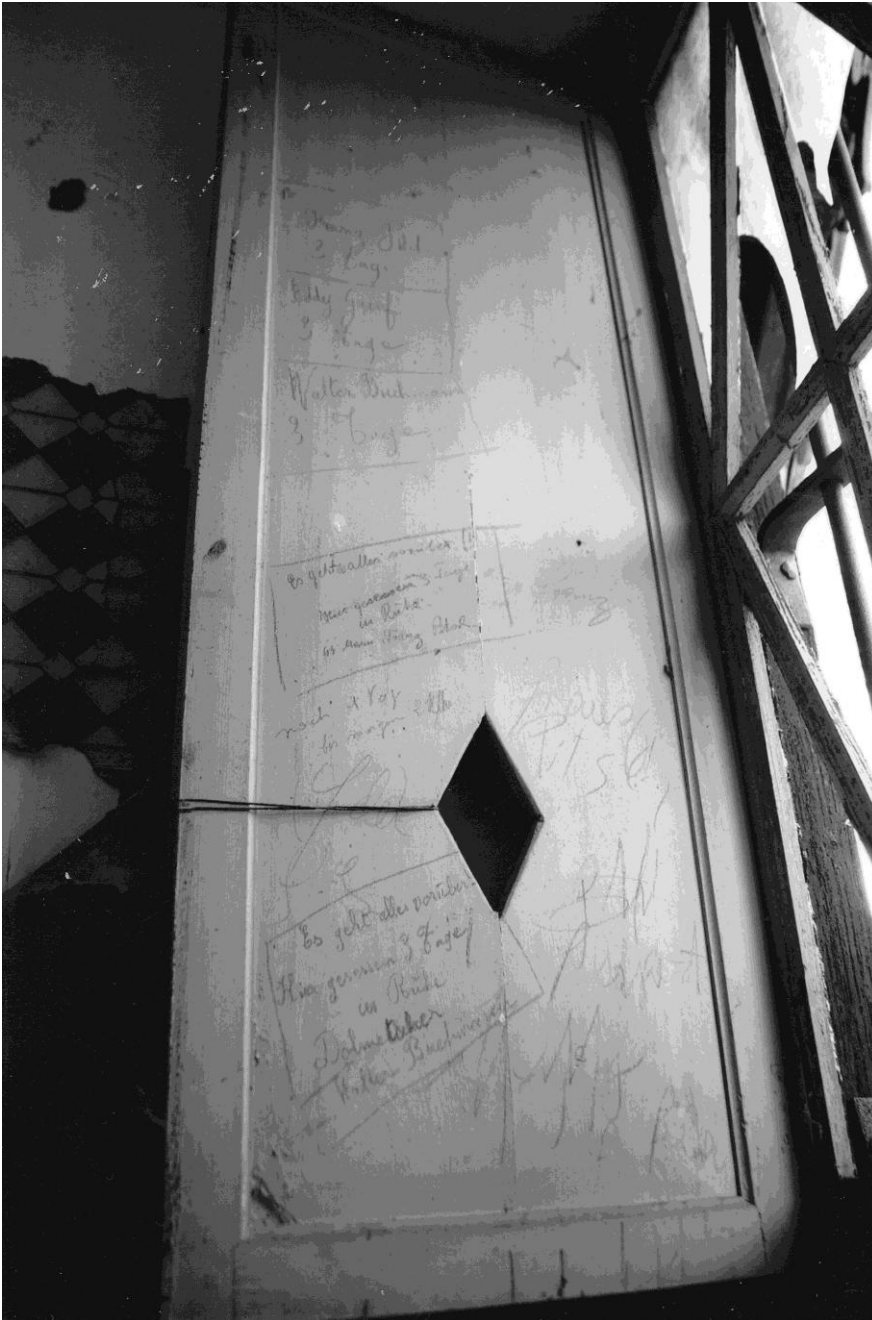
Ceux-ci procèdent, le 20 janvier, dès l'aube, à une première série d'arrestations : 9 personnes sont arrachées à leur domicile et emmenées à la villa Lauquié. Le 2 février, neuf nouvelles arrestations accompagnées encore de pillages.

Le président de la délégation spéciale, dans une lettre ouverte à ses concitoyens dans le journal « Le Légionnaire » de mars 1944, s'en prend violemment aux auteurs des explosions : « *Ces partisans, par des actes de terreur sur tout le territoire, espèrent se poser un jour en libérateurs...* ». Pas un mot par contre sur les arrestations de ses compatriotes.

De leur côté, les inspecteurs des renseignements généraux, forcément au contact de la réalité de la collaboration, notent dans leur bulletin départemental du 10 avril 1944 (A.D cote 5W69) :

« *La grande majorité du public estime que la milice est à l'origine de presque toutes les arrestations opérées dans le département par les services de la police allemande...* »

## Les inscriptions



La seule fenêtre de la pièce, avec barreaux de fer scellés.  
Volet intérieur avec beaucoup d'inscriptions.

Cette pièce du deuxième étage de la villa Lauquié avait une surface d'environ 80 m<sup>2</sup>. Le plafond était bas, voûté, les murs recouverts de plâtre et tapissés (tapisserie marron, à petits triangles blancs, souvent déchirée). Une espèce de petit réduit (quelques mètres carrés) avait été aménagé face à l'entrée. Une porte ouvrait vers le couloir d'accès ; une petite fenêtre munie de volets intérieurs donnait sur l'ouest. On pouvait noter une gaine pour des fils électriques et une prise.

Cette pièce avait dû servir aux anciens propriétaires de combles non habités.

C'est la gestapo qui, à l'évidence, a fait placer des barres de fer et un solide verrou sur la porte d'entrée ainsi que des barreaux à l'extérieur de la fenêtre. Deux autres verrous ont été fixés sur la porte du cachot. L'évasion des prisonniers paraît difficile, voire impossible.

Le nombre de traces (écrites ou dessinées, ou bien gravées dans le plâtre) pouvait être évalué à une centaine, en décomptant celles qui étaient peu ou pas du tout identifiables. On les trouvait sur les faces intérieures des portes et des volets, et sur les murs. Certaines étaient rédigées en allemand.

Nous avons essayé un classement, sans doute arbitraire, de celles qui ont pu être identifiées.

**A. Des mots et des phrases pleins d'angoisse et de souffrances :**



*« Je me souviendrai de mon passage ici (et, comme en écho) ainsi que moi, pire encore. »*

**Autres inscriptions :**

*« Je suis seul ce soir avec m'est rêve (sic) dans ma poche. »*

*« Priez ça vous soulage. »*

*« 4 jours sans manger, les oreilles me bourdonnent. »*

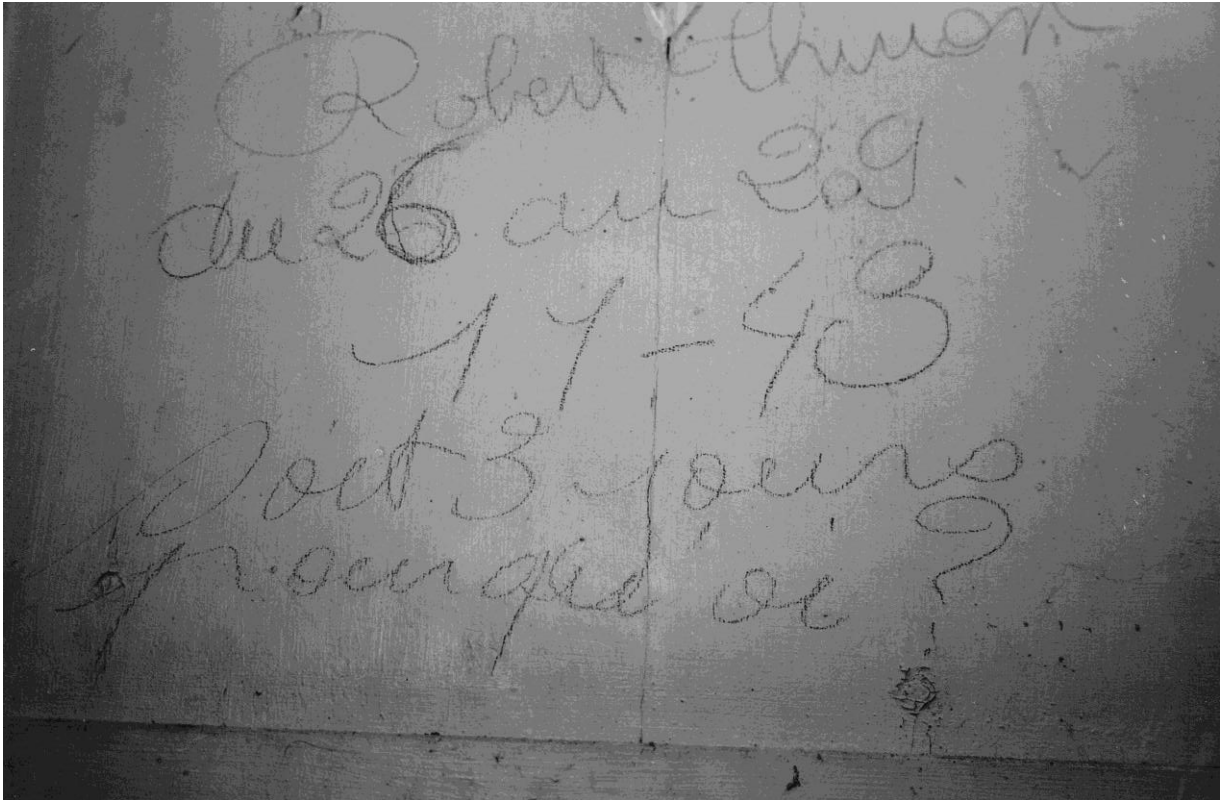
*« Enfin le cinquième jour, on nous a donné un peu de nourriture (inscription repérée en 2000, disparue aux autres visites). »*



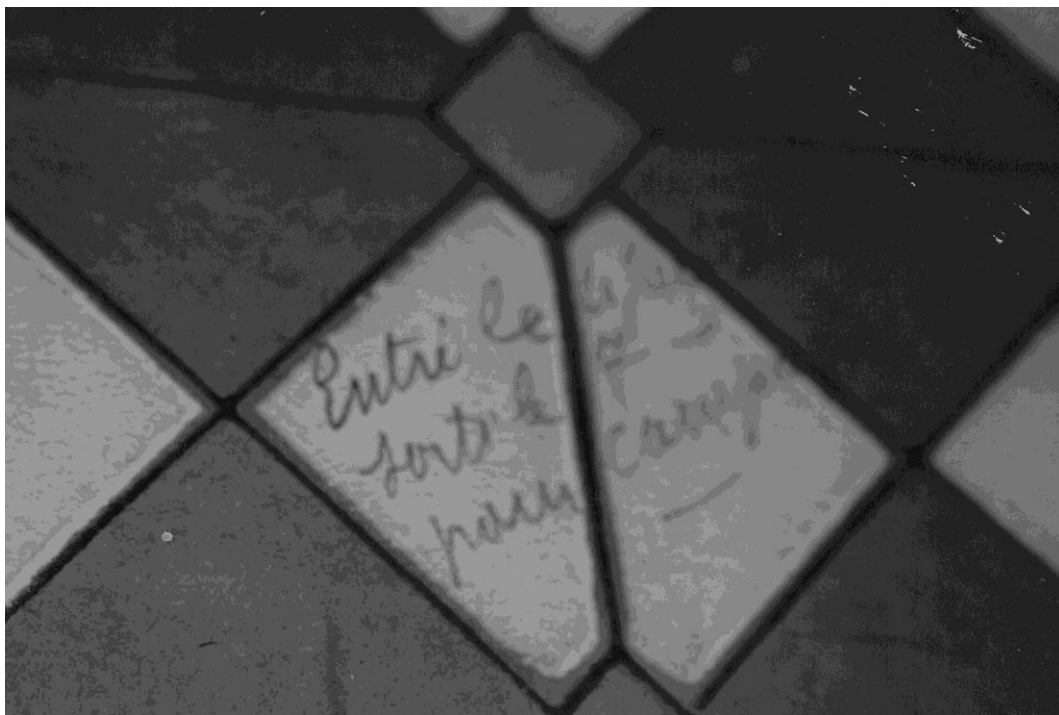
*« Souffrir »*



**B. Inscriptions qui dénotent la longue attente des prisonniers :**



*« Robert Thirion du 26 au 29/11/43 soit 3 jours pourquoi ? »*

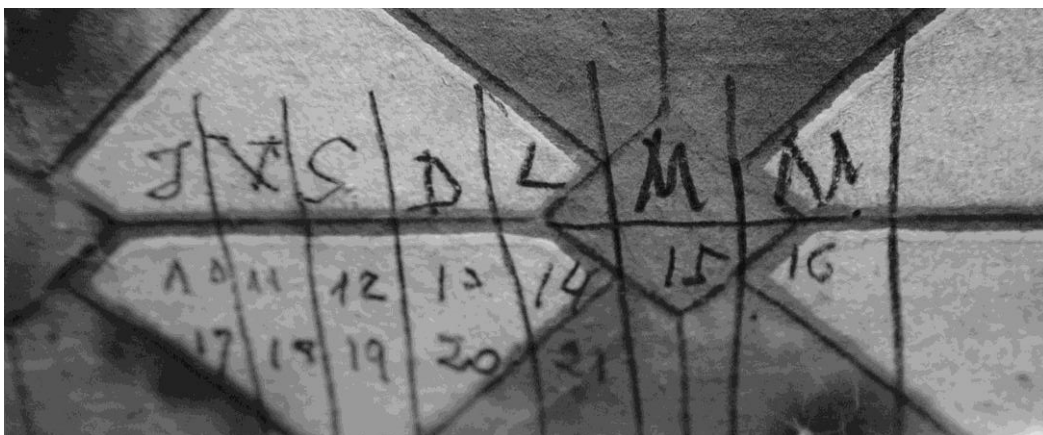


*« Entré le 4 juillet, sorti le 7.  
pour camp... »*



Ci-contre : « Une colonne de chiffres, du dimanche 23 au lundi 31, et en suivant, du mardi 1<sup>er</sup> au vendredi 11 (il s'agit des mois de juillet et d'août 1944). »

Une autre inscription (non représentée ici) montre une colonne de chiffres du 24 mai au 2 juin ; en regard sont inscrits les jours de la semaine (il s'agit encore de l'année 1944).



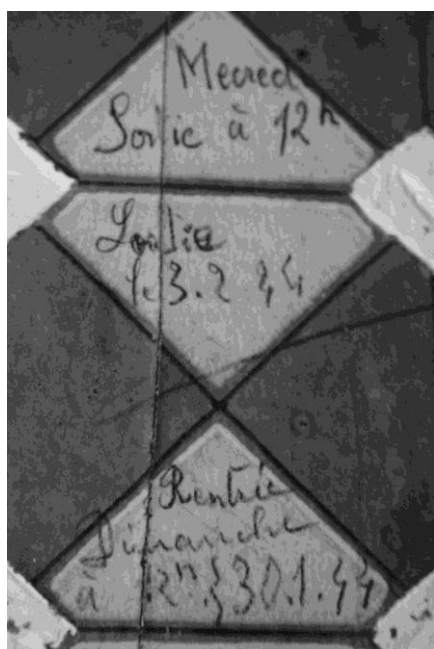
« 1<sup>ère</sup> ligne : jours de la semaine.

2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> lignes : indication de la date.

Il s'agit du mois d'août 1944 et ce prisonnier a donc été libéré le lundi 21 août.

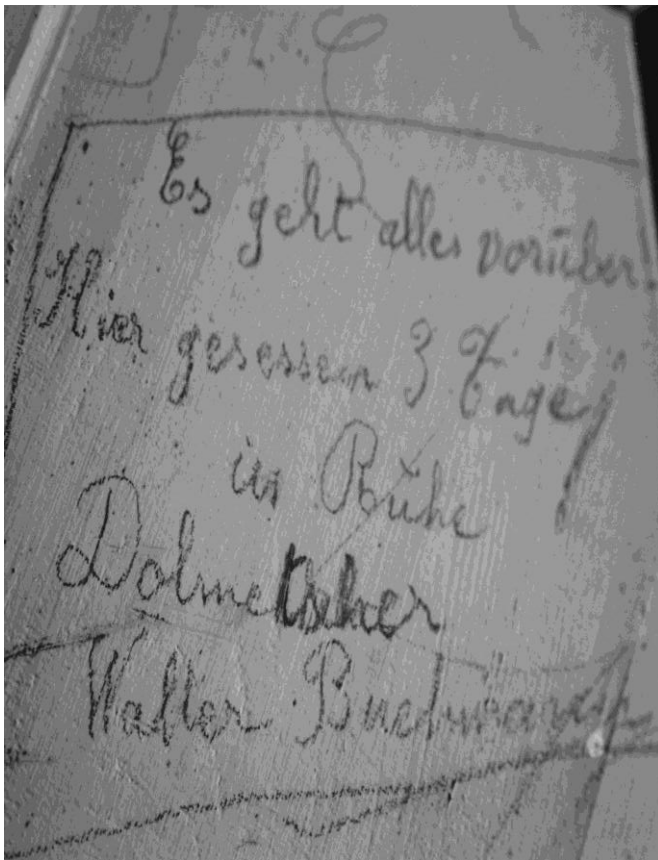


Apparaissent ici des dizaines de croix correspondant probablement au nombre de jours d'emprisonnement.



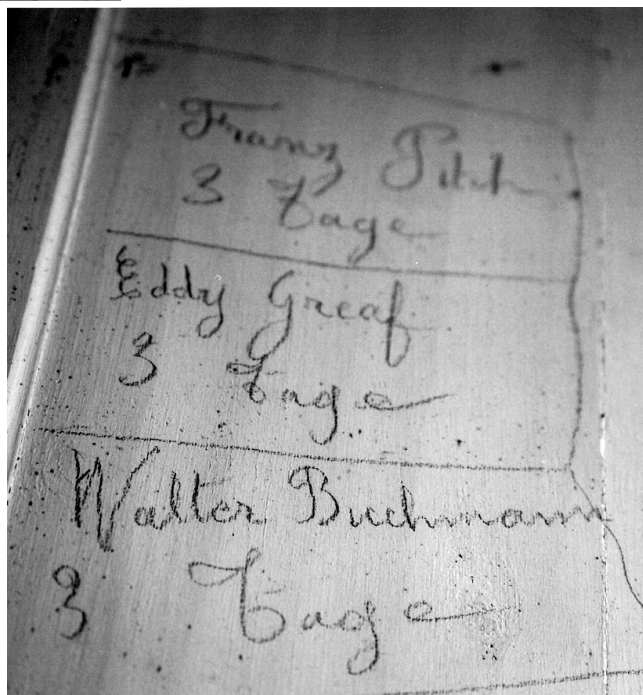
Un prisonnier n'oublie pas la date de rentrée en prison ni celle de la sortie...  
Vendredi 21/07 (c'est bien en 1944).

**C. Inscriptions en langue allemande :** au crayon noir sur un volet.



**Traduction :** Tout passe !  
Assis ici pendant 3 jours  
En paix  
Interprète : Walter Buchmann

**Traduction :**  
Franz Pital (?) : 3 jours  
Eddy Greaf : 3 jours  
Walter Buchmann : 3 jours



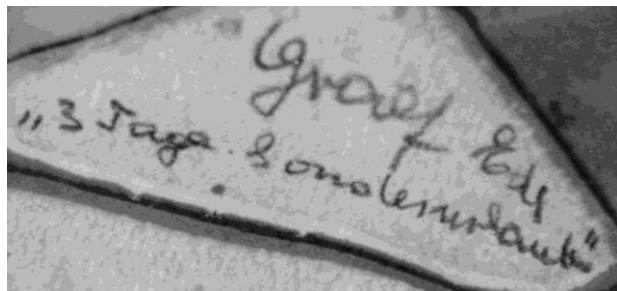
Pourquoi ces Allemands, notamment Walter Buchmann, ont-ils, eux-aussi, écrit sur les volets de cette pièce ? Ont-ils subi des sanctions de la part de la gestapo ? Ont-ils été introduits auprès des prisonniers pour essayer de gagner leur confiance et obtenir des aveux ?

## Qui était Walter Buchmann ?

- Dans son témoignage (voir page 15), Léon Castel cite le nom de Walter Buchmann qui faisait partie des Allemands qui l'ont arrêté à Pamiers le 5 juillet 1944.
- André Laurens le cite également dans son livre « L'Ariège des Collabos » (page 131) :  
« Après le référendum approuvant le rattachement de la Sarre à l'Allemagne, Léonard B., un militant socialiste antinazi, avait quitté Sarrebruck pour venir se réfugier à Foix en janvier 1935, en compagnie de sa concubine d'origine allemande Marie K. et les enfants de cette dernière. L'un d'entre eux, Walter, 17 ans, servit comme interprète à la gestapo de Foix et en devint un agent ; sa sœur Marianne, 18 ans, travailla comme secrétaire à celle d'Ax-les-Thermes et leur mère vécut confortablement grâce aux produits des rapines auxquelles participait son fils.
- Claude Delpla y fait plusieurs fois référence dans La Dépêche de l'été 2004 :  
« Léonard Arnaud, garde-champêtre de Ferrières, est le voisin de la famille Buchmann, des Sarrois antinazis, réfugiés en Ariège vers 1935. A l'arrivée des Allemands en novembre 1942, le fils Walter, qui a été à l'école française et qui est un bon joueur de foot de l'équipe de Varilhes, devient un des meilleurs agents de la gestapo de Foix. Arnaud gagne un peu d'argent en remplaçant les hommes astreints à la garde des voies ferrées la nuit. Il fait aussi « l'homme de ménage » chez les Sarrois, lorsqu'ils font des beuveries avec les Allemands. Persuadée que ce Français pourrait avoir entendu bien des choses, la gestapo décide son élimination. Le 29 juin, à 3 heures, Buchmann attend Arnaud au retour d'une garde de la voie ferrée et l'arrête. Voyant qu'il va être tué, Arnaud crie à son "voisin et ami" : « Tu ne vas pas faire ça à moi » (témoignage d'un gendarme qui habitait la gendarmerie voisine...)



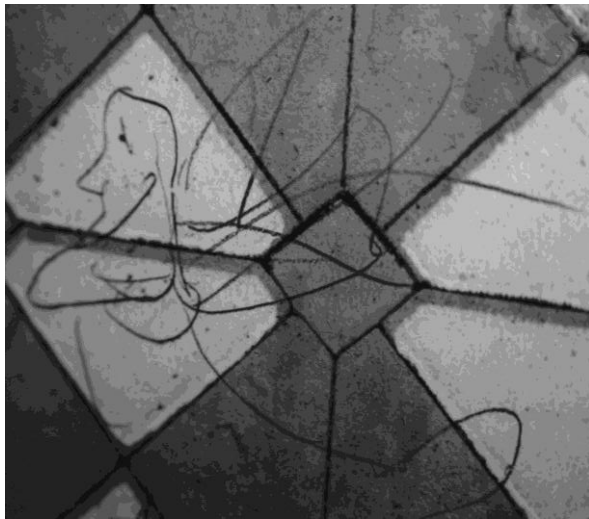
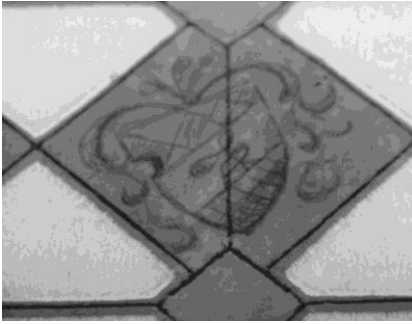
**Traduction :** « Vive la grande Allemagne  
Contre la Russie »



« Graef Edi  
3 jours de permission exceptionnelle »

D'autres inscriptions en allemand figurent sur la tapisserie ou sur portes et fenêtres ; elles témoignent du passage de militaires nazis...

**D. Des dessins...**



- Interprétation libre...
- Silhouette féminine...
- Un ange passe...
- Magnifique main de femme...



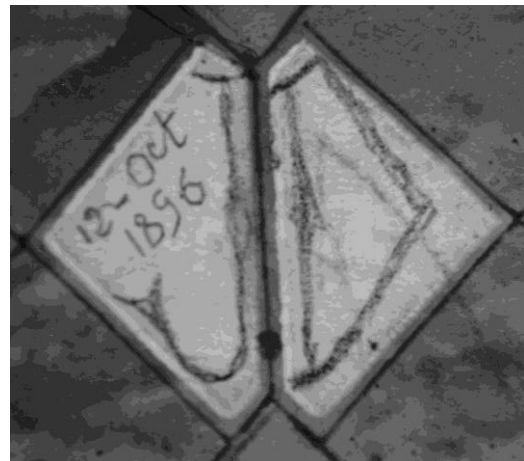
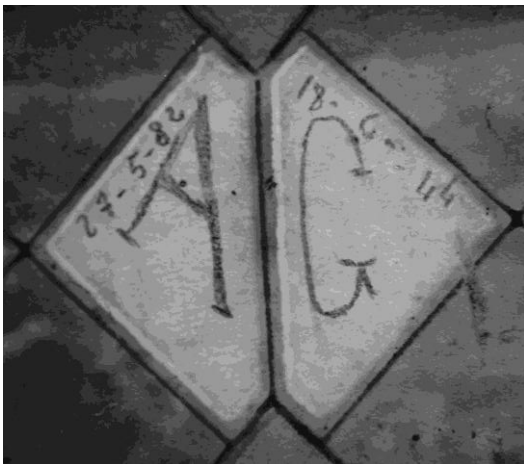
## En conclusion...

Les inscriptions étaient très rarement signées ; on peut y voir la volonté des prisonniers de ne pas être identifiés. Cependant, quelques prénoms ou noms étaient visibles.

Ils apparaissaient au-dessous de la fenêtre : *Rousse Jacques – Jean ? – Erwin – Mathias ?*



Parfois étaient simplement indiquées des initiales avec des dates : dates de naissance ?



Finalement, ces inscriptions suscitent beaucoup de questions.

Il peut paraître surprenant que des noms de prisonniers ariégeois n'apparaissent pas...

Par ailleurs, dans ce bâtiment qui comportait des dizaines de pièces, la gestapo n'en a-t-elle pas utilisé d'autres pour enfermer ses nombreux prisonniers, dans lesquelles peut-être d'autres inscriptions auraient pu être relevées.

Nous ne le saurons probablement jamais...

## OUI, LES AUTORITES DE VICHY SAVAIENT

Les perquisitions, arrestations, pillages, meurtres commis par les autorités allemandes faisaient aussitôt l'objet d'une enquête locale dont les résultats étaient transmis dans les meilleurs délais à la hiérarchie de Vichy.

Les archives départementales en donnent de multiples preuves (cote 71W7) :

Après les arrestations du 2 février 1944 à Varilhes, un document intitulé « *Communication téléphonique de la gendarmerie du 2 février – 11h30* » est significatif : « *Aujourd'hui à 5h30, un groupe de policiers allemands, en tenue, ont opéré les arrestations suivantes à Varilhes* ».

Suit la liste des 11 noms et prénoms : Campourcy Paul, Gouzy Baptiste, Gouzy René, Siret Jean, Gardel Alexandre, Chausson Joseph, Vergé Angèle, Illiat Gabriel, Palmade Louis-Jean, Palmade François-Clément, Celma Marcelin. La communication téléphonique précise pour chacun la date et le lieu de naissance, le métier. Pour Celma Marcelin, il est même noté « *Chez ce dernier, les Allemands ont saisi une somme de 34 500 francs en billets de banque* ».

Quand ils ne sont pas immédiats, les rapports de la gendarmerie locale ne tardent pas.

Après l'arrestation manquée de Louis Hygounet à Mirepoix, voici le rapport de la brigade de cette même ville, en date du 17 janvier 1944 (extraits) :

« *Nous avons appris que le nommé Hygounet Louis, cordonnier à Mirepoix, Ariège, avait pris la fuite le 15 janvier 1944, vers 19h30, au moment où il allait être appréhendé par la Police Allemande.*

*Hygounet Louis est assigné en résidence surveillée à Mirepoix, Ariège, suivant note de Monsieur le Préfet de l'Ariège, en date du 15 mai 1941. Il est tenu de se présenter une fois par semaine (le dimanche) à la brigade. Le dimanche 16 janvier, cet homme ne s'étant pas présenté comme il en avait l'habitude, nous nous sommes mis à sa recherche, et au cours de notre enquête, avons recueilli les renseignements suivants :*

*Madame Hygounet, née Peilhe, Léa, 45 ans, négociante en chaussures à Mirepoix, Ariège, née le 22 mars 1898, à Bélesta, Ariège, déclare :*

*- Le 15 janvier écoulé, vers 19 heures, la Police Allemande est venue chez nous pour voir mon mari. Ils ont frappé à la porte de notre maison. Pris de peur, mon mari s'est enfui en passant certainement par la toiture de notre maison et ensuite par les toitures des habitations à proximité de la nôtre.*

*Depuis ce moment je n'ai pas revu mon mari et j'ignore où il se trouve actuellement.*

*Il n'a sur lui aucune pièce d'identité ni sa carte d'alimentation. Il peut avoir sur lui la somme de 1000 francs environ.*

*Au moment de son départ, il était vêtu d'un veston de travail noir « genre Lafon », d'un pantalon en velours marron, chaussé de souliers bas jaunes et coiffé d'un béret basque.*

*Je certifie que mon mari ne se trouve pas dans la maison et j'ignore complètement son refuge actuel.*

*A mon avis, il ne se présentera pas à nouveau à notre domicile, car il a trop peur qu'on le remette dans un camp de concentration. »*

NOTA : Obliger une personne à venir chaque semaine se présenter à la brigade de gendarmerie de son domicile, c'était la meilleure façon pour les autorités de Vichy de le tenir à disposition des autorités allemandes.



Alerté par la même affaire, le préfet de l'Ariège n'a pas tardé à rendre compte le 21 janvier 1944 :

RC  
Expédié par M. *l*  
le 21 JANV 1944 194

Rédigée par M. le 194 Vu :  
Le Chef de Bureau.

**MINUTE**

**CABINET DU PRÉFET**

Revue et présentée à l'approbation par le Chef de Cabinet.

Le Préfet de l'Ariège

19190 à Monsieur le Chef du Gouvernement, Ministre Secrétaire d'Etat à l'Intérieur - Direction Générale de la Police Nationale - Cabinet - VICHY

19189 à Monsieur le Préfet de la Région de TOULOUSE Intendance de Police - Cabinet -

**Objet : Perquisition effectuée par la Police allemande à Mirepoix**

J'ai l'honneur de vous faire connaître que le 15 Janvier à 19 h,30, trois policiers allemands, en civil, se sont présentés au domicile de M. HYGOUNET Louis, cordonnier à Mirepoix (Ariège), ex-trésorier de la cellule communiste de cette ville, en résidence assignée à Mirepoix depuis 1941.

Alors que les allemands frappaient à la porte d'entrée, M. HYGOUNET, prévenu par sa femme de la présence de la police allemande devant sa maison, s'est immédiatement rendu aux étages supérieurs et a quitté son logement par une ouverture pratiquée à la toiture.

Sachant son mari en sûreté, Madame HYGOUNET a alors ouvert sa porte aux allemands. Deux d'entre eux étaient armés d'une mitraillette, le troisième d'un pistolet. Ils ont demandé à voir M. HYGOUNET, mais sa femme ayant répondu qu'il venait de sortir, les policiers ont fouillé en vain toute la maison puis ils se sont rendus dans la maison voisine appartenant à M. Tissandier, retraite de la Gendarmerie, afin de s'assurer s'il existait des moyens de communication entre les deux maisons.

N'ayant rien constaté d'anormal, ils se sont rendus à nouveau chez HYGOUNET où ils ont effectuée une perquisition minutieuse au cours de laquelle ils ont saisi 2 paquets de tabac et 2 tablettes de chocolat.

A 21 heures, les allemands se sont retirés et ont pris place dans une automobile qui est partie en direction de Pamiers.

POUR LE PRÉFET,  
Le Secrétaire Général

Les pillages auxquels se livraient les policiers allemands faisaient également l'objet de rapports de gendarmerie. Voici celui de la gendarmerie de Pamiers relatif à la même affaire :

Le 26 Janvier 1944, à 12 heures, trois policiers allemands en civil, montés sur une camionnette se sont présentés au magasin de chaussures HYGOUNET, Louis, à Mirepeix, où en l'absence de celui-ci qu'ils recherchent depuis le 15 Janvier 1944, ils ont enlevé les marchandises ci-après :

- 1°- 1.200 paires de chaussures cuir, toutes catégories.
- 2°- 16 à 18 pièces de cuir de différentes grandeurs.
- 3°- 1 paire de bottes cuir, en réparation, appartenant à M. AUGEREAU de Mirepeix.
- 4°- 1 mallette neuve en bois.

La valeur totale de la marchandise se monte à 200.000 francs environ.

Les allemands ont déclaré qu'ils étaient chargés de saisir tous les biens appartenant à HYGOUNET, Louis.

Ils sont partis dans la direction de Foix.

Une notice émanant de la préfecture locale de l'Ariège à destination du préfet régional concerne l'arrestation de Jean Siret, ancien maire de Varilhes :

PREFECTURE DE L'ARIEGE  
- Cabinet -

ce

Notice concernant M. SIRET Jean, ancien maire de VARILHES, ancien conseiller général

Profession : négociant

Age : 58 ans

Situation de famille : marié, 1 fille pharmacienne à Vicdessos

Nuance politique : S.F.I.O. régulièrement inscrit au parti

Arrêté le 2 Février 1944 pour propagande Gaulliste avec une douzaine de personnes qui, comme lui, fréquentaient le café de "l'Union" à Varilhes.

Ces arrestations ont produit une vive effervescence dans la commune : on a accusé notamment - et à tort - M. FAURE, président de la Délégation Spéciale de Varilhes, d'avoir provoqué l'arrestation de son prédécesseur à la mairie - La mise en liberté de M. SIRET contribuerait fort utilement à l'apaisement des esprits et servirait de point de départ aux tentatives de rapprochement que le Préfet voudrait réaliser dans cette commune, dans l'intérêt de tous et notamment dans celui de M. Faure dont les sentiments collaborationnistes sont connus, mais dont l'activité a été très gravement compromise par ces diverses arrestations.

NOTA : Ainsi, le préfet de l'Ariège (monsieur Monzat) ne s'inquiète pas du tout du sort « de la douzaine de personnes arrêtées ce 2 février » ; ce qu'il souhaite c'est que le maire « aux sentiments collaborationnistes » puisse continuer son activité. S'il évoque la mise en liberté de monsieur Siret, l'ancien maire (et pas celle des autres personnes arrêtées), c'est pour apaiser les esprits...

Le même préfet ne pouvait pas ignorer que les arrestations étaient suivies du pillage complet des lieux ; et ces pillages prenaient parfois une ampleur démesurée ainsi que le relate le témoignage de monsieur Chausson Joseph de Varilhes, dans l'enquête de gendarmerie qui a suivi :

*« Quelques jours après l'arrestation de mon voisin Sabatier Louis et de sa fille Augustine, femme Fauré, j'ai vu à plusieurs reprises différentes des camions et des autos conduits par des Allemands charger toutes sortes d'articles de ménage et toutes marchandises du café, notamment des bouteilles bouchées et de la futaille. La maison Fauré comprenant deux étages a été vidée de tout son contenu ainsi que la salle de café. Les Allemands venaient de la direction de Foix et repartaient dans la même direction. »*

De son côté, la brigade de gendarmerie de Lavelanet a recueilli le témoignage de madame Galvan :

1<sup>o</sup>. M<sup>lle</sup> PEAR BERNABEU, épouse Galvan, âgée de 50 ans, débitante à Lavelanet (Ariège), rue Frédéric Soulier N° 42, née à YBY (Espagne) le 12 Octobre 1890, naturalisée Française déclare :

" Le 9 Février 1944, vers onze heures trente, une formation Allemande de la Gestapo de Foix, s'est présentée dans mon débit en me demandant un armagnac. Je n'ai pu leur servir cette consommation en étant dépourvue depuis longtemps. Ensuite ils ont demandé à visiter le débit ainsi que les chambres à coucher. Ils sont montés au premier étage ainsi qu'au second où ils ont visité toutes les pièces. Dans ma chambre à coucher, N° 1, sise au premier étage, ils ont fouillé tout l'appartement. Ils ont ouvert l'armoire où se trouvait un petit coffret métallique de 40 centimètres sur 30, contenant la somme de cinq cent mille francs (500.000 frs), en billets de Banque, coupures de mille francs et quelques billets de 100 francs ainsi que diverses pièces en argent d'origine Espagnoles Françaises et Belges. Cette somme provenait des économies de l'hôtel et du travail de mon mari car il exploitait deux métiers à tisser. Dans le coffret se trouvaient également plusieurs bijoux notamment une Chevalière en or d'une valeur de vingt mille francs environ un collier, deux boucles d'oreilles, une bague et un bracelet en or, le tout estimé à la somme de soixante mille francs (60.000 frs). Ils ont emporté le coffret avec la somme et les bijoux énumérés ci-dessus et ils ont déclaré que

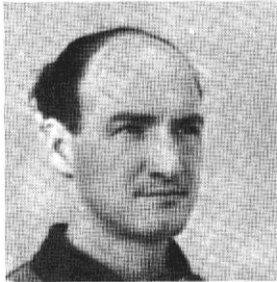

ils ne voulaient pas que cette somme tombe entre les mains des Américains. Dès qu'ils ont été en possession du coffret, mon mari est arrivé. Ils l'ont empêché de pénétrer dans la cuisine, au rez-de-chaussée et lui ont intimé l'ordre de monter au premier étage pour se changer les habits car il était en état d'arrestation? Arrivés dans la chambre, j'ai dû quitter les lieux sans pouvoir dire un mot à mon mari. Ils l'ont monté sur leur auto et l'ont transféré à Foix dans les locaux de la Gestapo où il est resté jusqu'au 11 Février 1944. Ensuite il a été dirigé sur la prison St Michel à Toulouse où il est resté jusqu'au 26 Mars, je crois. Depuis, je n'ai pas eu de ses nouvelles et j'ignore s'il a été dirigé sur l'Allemagne par le convoi qui s'est formé à Toulouse. Je porte plainte pour vol contre les agents de la Gestapo!

Lecture faite, persiste et signe.



- L'article paru en 1972 dans le hors-série numéro 27 de la revue Historia (librairie Tallandier), page 88 : *Tortures à Foix* :

## TORTURES A FOIX

**Fritz Unger, 32 ans, le chef; Alois Iser, 32 ans, spécialiste de la torture; Hans Graef, un Roumain. Ils sèment la terreur à Foix.**

Photo X

A la Gestapo de Toulouse, l'Autrichien Alois Iser s'est forgé une réputation de sadique. Le goût devait lui en être venu alors qu'il opérait à Foix, sous l'autorité de Fritz Unger. Ce dernier a laissé dans la ville des traces horribles de son passage. De nombreux patriotes ont eu à subir ses tortures ; Unger savait les renouveler : cravache et matraque... épreuve de la pendaison... brûlures au bout des doigts... brûlures des testicules... électricité sur la plante des pieds, etc.

A Pierre Sicre, arrêté le 15 juin 1944 à Foix, on brûle les pieds et on crève un œil.

A Joseph Gardel, arrêté à Varilhes, le 20 janvier 1944 en même temps que neuf autres personnes, et conduit au château de Lokié, où siège la Gestapo, on casse les dents à coups de pied après l'avoir cravaché. On pille sa maison et on lui dérobe 35 000 francs, deux montres en or et du linge. Le 22 mars, on l'expédie au camp de Mauthausen.

Variante pour David Lautier, arrêté à Foix le 29 décembre 1943, pour sa participation aux réseaux « Combat » et « Pat O'Leary ». Écoutons sa déposition :

— On m'a fait placer contre le mur, les mains en l'air, face tournée vers le mur. Hans Graef a armé son revolver et l'a appuyé sur ma nuque. Il m'a dit que j'avais une heure de réflexion, après quoi je serais exécuté si je ne dénonçais pas les réseaux. Une heure plus tard, la même comédie a recommencé. Enfin, comme je refusais de parler, j'ai été torturé sadiquement avant d'être envoyé à la rue Maignac, à Toulouse. Après quoi, j'ai été déporté à Buchenwald.

A Foix, outre la Gestapo, le siège de la Milice a été le théâtre de tortures. Un prêtre, l'abbé Baures, curé de Rieucros, s'y est avéré un spécialiste de l'électricité aux dépens de suspects communistes. Il aurait été lui-même torturé et fusillé à la Libération.

- Dans le livre de Dominique Sigaud, *Le piège des loups – Les 175 maisons de la gestapo en France* (édition Stock, 2012), pages 273, 274, 275 (extraits) :  
« Département frontalier, refuge pour les Juifs et les Espagnols antifranquistes, passage vers Londres, l'Ariège sera le siège de trois postes de Grenzpolizei.

*Le plus important à Foix, un commissariat de frontière, est villa Lauquié, dirigé par Fritz Unger "un tortionnaire", puis Walter Kutschmann, commissaire criminel muté à Paris en 1943 puis Hendaye et Foix : volontairement de sa part pour préparer sa fuite ? C'est vraisemblable : avant même août 1944, il se réfugie en Espagne puis en Argentine où il coulera des jours tranquilles jusqu'à ce qu'il soit démasqué et emprisonné en... 1986.*

*L'équipe compte 15 membres dont plusieurs, venus de Toulouse, se signalent par leur sadisme : Herbert Richter, 38 ans, "matraqueur redouté", auquel succède Albert Muller, 33 ans, "buveur et matraqueur", et des "interprètes", dont certains interrogent physiquement comme Walter Buchmann, dit "le Sarrois". Fritz Unger, 32 ans, Alois Iser, 32 ans, spécialiste de la torture, et le Roumain Hans Graef, sèment la terreur...*

*A Saint-Girons, le poste-frontière de Grenzpolizei dépendant de Foix est installé Allée des Soupirs, dirigé par Horst Hebertstreit, policier de 30 ans ; on retrouve comme à Foix Albert Muller, l'interprète Buchmann ou Grossle, pendu à Foix à la Libération. A l'été 1944*

(plutôt au printemps – NDLR), le poste reçoit le renfort d'un kommando de 20 douaniers ou "Kommando Dreyer", du nom de son chef tué lors de la bataille de Saint-Girons le 20 août, et un commando armé français, Groupe d'Action et de Justice Sociale, chargé de traquer les réfractaires puis les résistants pour le S.D.

A Ax-les-Thermes : dans les confins du département, le poste de la Grenzpolizei, villa Régine, compte 4 hommes recevant leurs ordres de Foix et Toulouse : le chef Oehlke, son adjoint Groll, deux hommes de base... »

- Le livre d'André Laurens, *L'Ariège des « collabos », 1940-1945* (imprimerie Corep, Toulouse, 2014), page 191 :

La Gestapo fuxéenne a dû compter au maximum une quinzaine de membres, comme en témoigne la liste dressée en mars 1945 à la demande du service régional des R.G.<sup>8</sup> Elle a eu d'abord à sa tête le colonel Walter Kutschmann<sup>9</sup> mais sera surtout dirigée par le colonel Willy Sticher, dont France C. qui l'a bien connu estimait qu'il était « l'âme » de l'organisation. C'était lui qui, selon ses dires,<sup>10</sup> « recrutait et payait les agents, collectionnait les renseignements, mettait au point la lutte contre les maquis ». Il ne manquait pas aussi de se livrer, en compagnie de son adjoint Schmidt, à un marché noir éhonté ainsi qu'à toutes sortes de trafics, comme l'examen du dossier de la S.E.F.A. l'a entre autres révélé. Plusieurs des membres de cette unité furent d'abominables tortionnaires, à l'exemple de ceux dont Olivier Nadouce a retrouvé la trace au musée départemental de la Résistance et de la Déportation de Toulouse<sup>11</sup> : Fritz Unger, 32 ans – Aloïs Iser, 32 ans – le Roumain Hans Graef. D'autres aussi eurent un comportement similaire, le vendredi 25 août 1944, l'adjudant Grossle fut ainsi pendu publiquement aux grilles de l'hôtel de ville de Foix, un châtiment infligé en raison des actes de barbarie auxquels il s'était livré sur des détenus.<sup>12</sup> Quant à l'adjudant autrichien, Kotteck, connu comme un autre spécialiste des interrogatoires musclés, il devait assassiner d'une balle dans la nuque à son domicile fuxéen Irénée Cros, chef départemental des M.U.R. Terminons cette brève revue en indiquant la présence à leurs côtés de deux interprètes : le Lorrain Charles Wendel (dit Oscar), âgé d'une soixantaine d'années et le jeune Sarrois Walter B. que nous avons déjà évoqué.

## QUE SONT DEVENUS LES TORTIONNAIRES NAZIS ?

Grossle fut pendu publiquement le 25 août 1944 aux grilles de l'hôtel de ville de Foix. Beaucoup de Fuxéens assistèrent à l'exécution. Quelques anciens s'en souviennent encore. Dominique Sigaud (ouvrage déjà cité) précise (page 345) que : « *Cette arrestation et la pendaison immédiate constituent un cas unique en France.* »

Dans le même livre, l'auteur ajoute, comme nous l'avons déjà vu, que Walter Kutschmann, ce commissaire criminel, avant même août 1944, se réfugie en Espagne puis en Argentine, « *où il coulera des jours tranquilles jusqu'à ce qu'il soit démasqué et emprisonné en... 1986* ».

Et les autres ? Un épais silence recouvre cette lancinante question. Que sont-ils devenus ?

Faute de réponse précise les concernant, Dominique Sigaud apporte dans son livre des réponses globales. Extraits :

- Page 344 :

### ***Le serment de Buchenwald***

Le 19 avril 1945, sur la place d'appel de Buchenwald qui vient d'être libéré, s'ouvre une cérémonie initiée par le Comité international de Résistance du camp, devant un obélisque en bois érigé par les prisonniers. Dans plusieurs langues, ils lisent une déclaration : « Nous, les détenus de Buchenwald, sommes venus aujourd'hui honorer les cinquante et un mille prisonniers assassinés à Buchenwald et dans les Kommandos extérieurs. Cinquante et un mille des nôtres ont été fusillés, pendus, écrasés, frappés à mort, étouffés, noyés et tués par piqure [...]. Nous, qui sommes restés en vie et sommes des témoins de la brutalité nazie, avons regardé avec une rage impuissante la mort de nos camarades. Si quelque chose nous a aidés à survivre, c'était l'idée que le jour de la justice arriverait. Aujourd'hui, nous sommes libres [...]. Nous, ceux de Buchenwald, Russes, Français, Polonais, Slovaques et Allemands, Espagnols, Italiens et Autrichiens, Belges et Hollandais, Luxembourgeois, Roumains, Yougoslaves et Hongrois, nous avons lutté en commun contre les SS, contre les criminels nazis, pour notre libération [...]. Nous avons mené en beaucoup de langues, la même lutte dure et impitoyable.

« **C'est pour ça que nous jurons, sur ces lieux de crimes fascistes, devant le monde entier, que nous abandonnerons seulement la lutte quand le dernier des responsables sera condamné devant le tribunal de toutes les Nations** »

Cette lutte a exigé beaucoup de victimes et n'est pas encore terminée. Les assassins de nos camarades sont encore en vie. Nos tortionnaires sadiques sont encore en liberté. C'est pour ça que nous jurons, sur ces lieux de crimes fascistes, devant le monde entier, que nous abandonnerons seulement la lutte quand le dernier des responsables sera condamné devant le tri-

bunal de toutes les Nations [...]. Levez vos mains et jurez pour démontrer que vous êtes prêts à la lutte. »

Un serment similaire sera tenu le 16 mai à l'intérieur du camp central de Mauthausen.

- Page 345 : « ***Les hommes des SD-Gestapo dans la défaite***

*A l'exception de quelques officiers de l'armée arrêtés en Bretagne lors de la Libération, jugés en France dès juillet 1945 pour des massacres et parfois exécutés en 1946, il n'y aura, en France, à peu près aucune arrestation des membres des SD. Et*

*pour cause : les antennes se sont repliées vers les Vosges ou l'Allemagne, en convois de dizaines de véhicules, y compris armés, avec parfois des otages pour éviter des attaques de la Résistance.*

*Pour tous ceux qui se sont réinstallés en Allemagne avant la défaite, dans le pays en plein chaos, et bien qu'occupé par les Soviétiques et les Alliés, la solidarité entre nazis permettra à beaucoup de se mettre à l'abri, y compris sous de fausses identités ou de fuir à l'étranger via des filières organisées... »*

- Page 347 : « **Le sort réservé par la paix aux hommes des SD-Gestapo**

*Dans les faits, bien des responsables des SD en France deviendront en Allemagne de respectés notables, juges, policiers, hauts fonctionnaires... Pour leurs victimes ou les proches endeuillés, la claque sera magistrale... »*

- Page 349 : « **La recherche des criminels de guerre en France**

*Le 14 octobre 1944, le gouvernement provisoire de la République crée le service de recherche des crimes de guerre ennemis (SRCGE)... Ces recherches s'appuieront souvent sur le travail réalisé pendant l'occupation par des services de renseignements ou de police français, mais aussi par la Résistance. Un an plus tard, le SRCGE enregistre plus de 20 000 crimes commis en France, imputables aux SD ou d'autres services de répression et à l'armée allemande... »*

- Page 350 : « **Les procès**

*Le 1<sup>er</sup> mars 1946, le CIC (ancêtre de la CIA) décrète que la "cible principale" est désormais l'Union Soviétique. Pour la combattre, la reconstruction de l'Allemagne devient prioritaire – et on a besoin pour ça des hommes qui l'ont jusque là administrée. Certes, les plus criminels devraient être écartés, mais, là aussi, le "pragmatisme" l'emporte : le CIC, notamment, puis la CIA embaucheront des nazis responsables de milliers de morts...*

*De 1945 à 1949, environ 5 000 criminels nazis – sur 100 000, selon Serge Klarsfeld – sont ainsi condamnés par les tribunaux alliés, 500 exécutés – et presque tous les autres relâchés avant 1956... »*

- Pages 351 et 352 : « **Les procès en Allemagne**

*L'Allemagne débute ses propres procès en 1945 et, en 1969, 80 000 Allemands ont fait l'objet d'une enquête, plus de 6 000 auront été condamnés... Les responsables de crimes, notamment au sein des SD, vont en effet bénéficier du "Persilschein", de la lessive Persil, "bon de lavage", sous forme de lettres de complaisance écrites par des notables... Lettres de responsables catholiques et protestants, de notables, décrivant des hommes "extrêmement dignes" et "profondément humains".*

*En 1949, la RFA voit le jour et le chancelier Adenauer a réussi à redonner une fierté aux Allemands en amnistiant beaucoup d'anciens nazis, en les réintégrant dans la société et l'administration, et en soulignant les difficultés de la fin de la guerre, bombardements, expatriations, division de l'Allemagne. Les Allemands se pensaient comme des victimes et non comme des bourreaux...*

*En janvier 1950, une loi fédérale amnistie 792 176 Allemands... »*



- Pages 353 et 354 : « **Les procès en France**

*La guerre froide marque un tournant : Américains et Anglais qui détiennent la plupart des criminels, veulent mettre un terme à la dénazification... La plupart des demandes d'extraditions sont refusées...*

*Sur 20 000 crimes, les juges français se prononcent dans 16 000 cas contre une mise en accusation, principalement parce que "l'orthographe des noms des accusés et de leurs parents, des villes où ils sont nés, provient de la pure fantaisie", ce qui empêche de les identifier...*

*En 1958, il reste 9 condamnés pour crimes de guerre dans les prisons françaises... Lorsque l'amitié franco-allemande fut proclamée en 1953, les derniers avaient été relaxés... »*

## **CONCLUSION**

Nous pourrions conclure avec cette citation de l'historien Henry Rousso tirée de son livre « Sortir de Vichy » :

« Plus le crime a été important, plus les bourreaux et leurs complices ont été nombreux, plus les silences ont été profonds, qu'ils aient été ou non nécessaires à la reconstruction physique et morale des sociétés concernées, plus l'impunité a de fortes chances d'être grande, et, par conséquent, plus grandes encore seront les chances de voir le problème resurgir dans le futur<sup>53</sup>. »

## COMPLEMENTS

Nous avons recensé 83 arrestations suivies de déportations et 25 assassinats commis par la gestapo de Foix.

Malgré de longues recherches puisées à diverses sources, la liste n'est pas complète ; le sera-t-elle un jour ? On peut en douter : plus de 70 ans ont passé et beaucoup de non-Ariégeois victimes des nazis en Ariège n'ont pas laissé de traces. Ces pages sont donc ouvertes à d'autres recherches.



Jean Aguila, passeur du réseau Bourgogne-Brandy, avec son cheval Biche et son charreton sur le pont de Tarascon en octobre 1942 ; en arrière-plan, la halle aux grains.

- **7 juin 1944 - Tarascon** : arrestation de Jean Aguila : Ce 7 juin 1944, le passeur tarasconnais Jean Aguila revient d'Andorre, où il a assuré un passage la veille et où il a appris la grande nouvelle du débarquement des Alliés. Par le Port du Rat, il pénètre en France et par des sentiers qu'il connaît parfaitement, contourne Vicdessos. Il s'arrête, comme il le fait souvent, pour travailler dans son petit jardin, au-dessus de la route de Surba.

Soudain, des véhicules pleins d'Allemands débouchent ; il est encerclé. Et un gestapiste pousse devant lui le fils aîné de Jean, pris en otage à Tarascon. Aucune résistance n'est possible. Amené à Lauquié, il est affreusement torturé pendant trois jours. Il ne parlera pas. Il sera déporté, décide un officier : « L'Allemagne a besoin de bras, pas de morts ».

Destination Compiègne, puis Dachau. Les plus faibles sont exécutés ou gazés, mais Jean, solide gaillard, est jugé bon pour le travail ; direction Mauthausen, où l'attend le travail épuisant dans la carrière de granit. Beaucoup y laisseront la vie dans l'horreur.

Jean sera libéré par les Américains le 6 mai 1945. Il était temps. Il ne pèse plus que 38 kilos.

Son fils, Francis Aguila, a raconté tout cela dans le livre « Passeurs d'hommes et Femmes de l'ombre » (lecture recommandée).